L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

Hypnotisme, Force psychique
Théosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

23e VOLUME. — 7me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 9 (Juin 1894)

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
3, rue Racine, 3
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà sept années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

Principaux Rédacteurs et Collaborateurs de *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. Ch. Barlet, S.·. I.·. ℵ — Jules Doinel, S.·. I.·. (D. G. E., — *Ep. Gnost.* — Stanislas de Guaita, S.·. I.·. ℵ — Marc Haven, S.·. I.·. ℵ — Julien Lejay, S.·. I.·. ℵ — Emile Michelet, S.·. I.·. (C. G. E.) — Lucien Mauchel, S.·. I.·. (D. S. E.) — George Montière, S.·. I.·. ℵ — Papus, S.·. I.·. ℵ — Philophotes, S.·. I.·. (C. G. E.) — Quærens, S.·. I.·. (D. G. E.) — Sédir, S.·. I.·. (C. G. E.) — Selva, S.·. I.·. (C. G. E.) — Vurgey, S.·. I.·. (D. G. E.).

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Abil-Marduk. — Amelineau. — Aleph. — Badaire. — Dr Baraduc. — Le F.·. Bertrand 30e.·. — René Caillié. — Camille Chaigneau. — Chimua du Lafay. — Alfred le Dain. — G. Delanne. — Fabre des Essarts. — Dr Fugairon. — Delézinier. — Jules Giraud. — Haatan. — L. Hutchinson. — L. Lemerle. — Marcus de Vèze. — Napoléon Ney. — Eugène Nus. — Horace Pelletier. — G. Poirel. Raymond. — A. de R. — Dr Sourbeck. — L. Stevenard. — Thomassin. — Pierre Torcy. — G. Vitoux. — Henri Welsch. — Oswald Wirth. — Yalta.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

Maurice Beaubourg. — E. Goudeau. — Manoël de Grandford. — Jules Lermina. — L. Hennique. — Catulle Mendès. — George Montière. — Léon Riotor. — Saint-Fargeau. — Robert Scheffer. — Emile Sigogne. — Ch. de Sivry.

4°

POÉSIE

Ch. Dubourg. — Rodolphe Darzens. — Yvan Dietschine. — Maurice Largeris. — Paul Marrot. — J. de Tallenay. — Robert de la Villehervé.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Secrétariat :
M. Paul SÉDIR
4, Avenue de l'Opéra, 4
PARIS

Quartier Général :
29, Rue de Trévise, 29
PARIS

But. — Le Groupe a pour but principal d'étudier théoriquement et expérimentalement les forces encore non définies de la Nature et de l'Homme — en dehors de oute secte et de toute personnalité.

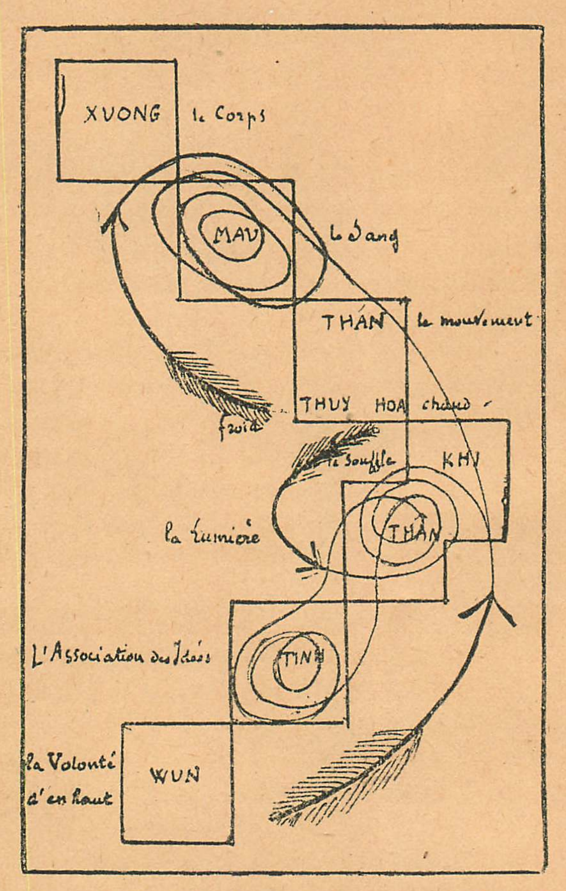
Membres. — Les membres ne payent ni cotisation ni droit d'entrée. — Tout abonné de l'*Initiation* ou du *Voile d'Isis* reçoit sa carte de membre sur demande affranchie adressée au *Secrétariat*.

Organisation. — Le Groupe comprend 22 commissions d'études au Quartier Général à Paris.

Il compte actuellement 80 branches et correspondants au dehors.

Des conférences et des cours ont lieu régulièrement au Quartier Général.

Renseignements. — Pour tous renseignements sur le Groupe ou les sociétés adhérents dans les différents pays, écrire *en joignant un timbre pour la réponse* à M. Paul Sédir, 4, Avenue de l'Opéra, Paris.



Voir l'article *l'Esprit des Races jaunes* (p. 236 à 249).



PARTIE INITIATIQUE

L'ART ET L'ÉSOTÉRISME

A Propos des derniers Salons

L'amateur désireux de s'instruire, l'artiste consciencieux qui cherche le progrès trouvent bien difficilement à s'instruire dans l'étude des critiques modernes. Tandis qu'il entend l'un, gémissant comme Cassandre, crier partout à la dégénérescence, pleurer le grand Art qui se meurt, un autre, plein de mépris au contraire pour cet art vieilli, le lui dépeint comme le pire tyran du génie moderne. Ceux-là ne lui parleront que de l'idée et des règles, ceux-ci de l'exécution et de l'inspiration libre; tous laisseront son esprit perdu dans la confusion des écoles, incapable d'un choix, d'une définition même suffisante au milieu des classiques, des décadents, des symbolistes, des partisans du plein air, des impressionnistes, des naturalistes ou des mystiques.

Est-elle donc réelle cette confusion ? Faut-il y voir la marque désolante d'un siècle qui s'effondre, d'un art qui disparaît dans la multiplicité indéfinie comme un fleuve vient se perdre en mille ruisseaux stériles aux sables du désert ?

Bien loin d'une crainte pareille, nous estimons qu'en art comme en toute chose notre temps est en travail d'enfantements superbes qui nous vaudront les bénédictions de nos neveux émerveillés si nous savons comprendre et seconder ces fécondes angoisses. C'est ce que nous tentons d'expliquer ici pour l'art de la peinture spécialement au moyen d'exemples empruntés à nos salons actuels, en faisant voir d'abord que chaque école, simple exagération d'un principe vrai, a sa justification naturelle, et que leur abondance actuelle caractérise une époque de crise du progrès d'où peut sortir, si nous le savons vouloir, une ère plus éclatante qu'aucun siècle passé.

Nous ne pouvons toutefois offrir ici qu'un aperçu très rapide de cette démonstration ; elle embrasse aussi tout l'ensemble des beaux-arts ; nous ne pouvons présenter en cet article que quelques indications des principes naturels, impersonnels, qui nous sont apparus comme une clef toute nouvelle de la critique.

Cette clef, nous pensons l'avoir trouvée dans le Principe universel de toute Synthèse, la Trinité (développée selon Pythagore en quaternaire), appliquée précédemment, en cette revue, à d'autres doctrines non moins importantes, mais d'un tout autre ordre.

La première question à laquelle nous avons songé à l'appliquer, en esthétique, a été la définition de l'art lui-même, et plus spécialement de l'art de la peinture dont il s'agit seul ici, car c'est faute de préciser cette définition fondamentale que la plupart des critiques s'égarent sans le savoir en discussions de mots.

Personne ne nous refusera, sans doute, cette définition précise d'Hegel qui représente l'Art comme l'incorporation de l'Idée, *du Verbe*, dans les Formes de la nature, lesquelles ont leur signification propre (1). La Peinture correspond à l'une de ces incarnations les plus corporelles, mais elle est la première de cet ordre grâce à l'étendue presque illimitée et à la vie que lui donnent la perspective et la couleur.

Cette définition est cependant trop étendue pour ne pas laisser place à plusieurs écoles; mais nous allons montrer que les principales naissent, selon une loi naturelle, de la considération exclusive de chacune de ses faces, la vérité n'étant que dans l'acceptation synthétique de leur ensemble.

Vous verrez en effet toute une catégorie de critiques se fonder uniquement sur ce principe que l'art ne peut avoir d'autre but que d'influencer la pensée publique pour la spiritualiser; c'est la critique de l'école idéaliste; elle ne voit que le Verbe dans la production artistique.

D'autres à l'inverse vous soutiendront que l'Art doit être avant tout le reflet de la réalité, où qu'elle

(1) *Philosophie de l'Esprit*, §§ 55-559.

soit ; ceux-là ne voient que le corps naturel du Verbe ; vous reconnaissez avec eux tout un ensemble d'écoles plus particulièrement répandues de notre temps, mais moins modernes qu'on ne pourrait le croire.

Entre ces deux doctrines opposées, il s'en place d'intermédiaires pour qui l'idéal est tout entier dans l'âme humaine, tout subjectif, et ces écoles s'opposent encore entre elles comme les précédentes, les unes, plus rapprochées des idéalistes, ne reconnaissant dans le Verbe humain que la raison, reflet d'un idéal immuable ; les autres, plus près des naturalistes, ne s'adressant qu'au sentiment, à la chaleur variable des passions ; les unes se réclamant de l'enthousiasme intellectuel, les autres du charme sentimental. Vous reconnaissez assez les Classiques et les Romantiques.

Ces divisions si simples sont dans tous les esprits comme leur succession dans le temps est dans toutes les mémoires ; les classiques nés des idéalistes se sont effacés devant les romantiques de qui les naturalistes héritent aujourd'hui. Mais il y a bien d'autres sources de divisions :

Parmi les peintres de toute école, les uns s'attachent plus au Verbe, à l'âme de l'Art, qu'à son corps, demandent plus d'effet au sujet lui-même qu'à son exécution ; tel fut, par exemple, Ary Scheffer : D'autres, au contraire, subordonnent le sujet à la peinture, mettant le style au-dessus de l'idée ; et encore, parmi ceux-là, verrons-nous les coloristes, comme Delacroix, s'apposer aux dessinateurs, comme Ingres. Il en est, ensuite, qui se distinguent par la prétention d'as-

treindre ou la peinture à certains sujets déterminés (comme le paysage historique du concours académique) ou l'exécution à certaines règles étroites qu'ils assurent inhérentes au sujet même ; cette particularité réunit les académiciens et les symbolistes. Parmi les coloristes encore, tout le monde se rappelle les rivalités des impressionnistes, des tachistes et des partisans du plein air.

Il semble que tant d'opinions, dont chacune aspire à faire école, s'ajoutant aux distinctions principales, soient de nature à créer dans l'art du peintre une confusion inextricable, irrémédiable, et c'est ce que déplorent bon nombre de critiques. Il n'en est rien cependant, en réalité, grâce à une particularité naturelle peu connue ou négligé jusqu'ici :

Toutes ces variétés d'opinions, au lieu de se juxtaposer, s'excluent l'une ou l'autre ou s'appellent, au contraire, de sorte qu'elles se rangent en quatre ordres correspondant à autant de types naturels d'artistes assez faciles à reconnaître, bien qu'ils s'accusent rarement dans toute leur pureté : Ainsi un idéaliste ne sera généralement pas coloriste, ni inversement un réaliste ne sera pas classique, et ainsi des autres écoles.

Il nous est impossible de montrer dans les limites restreintes de cet article tous les détails par lesquels se révèlent chacun de ces types ; nous allons en donner du moins les traits principaux en les cherchant dans le sujet, la composition, le dessin et la couleur. Pour éviter autant que possible toute terminologie moderne, nous les désignerons par les termes connus ou simples, sinon suffisamment exacts d'*idéalistes*, de

réalistes, d'*intellectuels* (les classiques) et de *sentimentaux* (les romantiques).

L'*Idéaliste* sacrifie tout à la pensée qu'il veut rendre. Ses sujets sont empruntés de préférence à la vie ultra terrestre ou au moins aux scènes religieuses. Il les traite avec la plus grande sobriété, avec le moins de personnages ou d'objets possible, tendant à tout ramener à l'unité par ce symbole. Le calme domine sa composition qu'il se plaît à faire majestueuse bien qu'il n'aime guère les grandes toiles.

Ses figures sont réduites comme son ensemble à leur plus simple expression ; le contour, la silhouette des choses et des êtres, lui suffit presque, mais il les exécute avec une vérité, une pureté, une finesse dont il a seul le secret ; ses formes sont nobles, sans exagération, reposantes, sereines.

Sa couleur n'est pas moins sobre ; il lui suffit pour ainsi dire d'en indiquer la teinte d'une touche légère et uniforme ; il veut ignorer les nuances qui rompent l'Unité.

Ce qui le distingue autant que cet amour de la simplicité, c'est celui de l'espace et de la clarté. L'idéaliste aime les vastes horizons ; il excelle à les rendre avec autant de finesse que de vérité ; ses tableaux sont largement pourvus d'un ciel profond et clair qui verse surtout une lumière calme et pénétrante. C'est du Zénith qu'il la répand comme un effluve divin ; lui-même aperçoit toutes choses des régions supérieures et d'une vue d'ensemble ; la ligne d'horizon est très abaissée dans ses tableaux.

Ce type d'artiste est particulièrement rare de notre

temps ; on en trouvera beaucoup des caractères dans la lumière, ou le calme de composition de Puvis de Chavannes, qui y ajoute d'autres qualités toutes contraires et sur qui nous reviendrons : Monchablon (*Venite ad me omnes*, salle 16, n° 1325); s'en approche un peu plus : nous pouvons citer encore :

Aux Champs-Elysées. Champ-de-Mars :

Perret (Tirailleurs sénégalais, salle 22, n° 1439);

Pinta (Cérès, salle 14, n° 1474);

Barberiis (le Bon Turco, salle 26, n° 88);

Butler (Clarence La Verne), la Fin du jour, salle 29, n° 336 ;

Japy (Fin d'été, paysage, salle 7, n° 978);

Le type exactement contraire est celui du *réaliste*. Pour lui, l'art de la peinture est presque borné à la vérité de la représentation et spécialement de la couleur ; il veut cette vérité complète en tous ses détails.

Ses sujets préférés sont le paysage et les scènes d'intérieur de la plus grande simplicité, des plus vulgaires. Il aime beaucoup l'eau et excelle à la représenter. Sa peinture est calme, mais tout autrement que celle de l'idéaliste ; celui-ci représente la sérénité due à une foi profonde en l'absolu, celui-là l'apathie, l'inertie, l'abandon à la vie matérielle ; sa simplicité est celle du néant, non de la synthèse ; il ne songe pas à unifier son sujet, il n'en a point, pour ainsi dire ; il se contente de voir les êtres au repos et de les reproduire.

Ses tableaux sont dépourvus d'horizon ; ils manquent d'air, d'espace, parce qu'il ne voit que ce qui l'entoure immédiatement ; ils n'ont ni ciel, ni perspective, ou si du moins il ne peut les en priver com-

plètement, il place très haut la ligne d'horizon ; il voit de bas en haut.

Il aime à tout représenter autant que possible de grandeur naturelle et à placer ses sujets sur le premier plan.

Sa lumière est vaporeuse, brumeuse; quelquefois même il peint dans un brouillard véritable tant il a l'esprit de diffusion. Pour lui, les contours disparaissent ; il ne les dessine pas ; il se contente de les faire apparaître par la couleur.

Ses formes sont lourdes, épaisses, boursoufflées sans noblesse, sans grâce même.

Mais il a deux qualités où nul ne le surpasse : la science des nuances les plus délicates et l'harmonie des couleurs. Sa palette est des plus riches, mais sans éclat, parce qu'il sait admirablement rapprocher les couleurs qui se conviennent et les fondre par des nuances dont il a le secret. C'est lui qui a trouvé la vérité du plein air, qui l'a su réaliser, et en faire ressortir toutes les beautés en étudiant ces touches si fines qu'il sait donner à la lumière.

Aussi est-ce par la couleur et la lumière seules qu'il arrive à modeler comme il supplée par elles au dessin ; mais il ne le sait faire que sur le premier plan. C'est pourquoi son tableau offre au premier abord un aspect plat, lourd, ou brumeux, révoltant pour les préjugés de l'académicien ; mais une fois adapté au point qui est sur la toile même, l'œil s'étonne bientôt d'y reconnaître une foule de finesses dont le charme ne se rencontre nulle part ailleurs.

Les exemples de ce type abondent de nos jours.

C'est l'école qui s'affirme particulièrement au Champ-de-Mars, où l'on en peut étudier toutes les variétés, depuis la plus brumeuse avec Charles Conder (salle 8, n°s 270 à 275), ou Besnard (salon 3, n°s 105 à 106), jusqu'aux plus brillantes avec Boutet de Monvel (salon 4, ?), Dubuffe (salon 10), Carolus Durand (salon 11).

Aux Champs-Elysés ils sont nombreux encore; nous pouvons citer parmi les plus caractéristiques :

Gorguet (la Cueillette, salle 13, n° 814);

Morler (Sous les pommiers, salle 14, n° 1350);

Buffet (le Défilé de la hache, Salammbô, salle 31, n° 320);

Garrido (la Balançoire rustique, salle 21, n° 791);

Richardson (Après le bain, salle 36, n° 1549);

Morisset (la Machine à coudre, salle 22, n° 1342);

Roset (Baigneuse, salle 26, n° 1584);

Robinson (Nymphe de la mer, salle 20, n° 1570).

Ces deux types d'artistes (*idéalistes et réalistes*) sont comme les personnifications du *Verbe divin* et du *Verbe de la Nature* exprimés l'un par la forme et l'autre par la couleur, tous deux apaisants l'un par la sérénité, l'autre par le repos et l'harmonie.

Deux autres types vont nous révéler le *Verbe humain* dans toutes les ardeurs vivantes de sa double activité : intellectuelle ou sentimentale. Ici la vivacité des sujets, des formes et des couleurs remplace la la placidité des précédents, mais en deux styles bien différents.

A l'*Intellectuel* répond le peintre classique. Son but est d'émouvoir plutôt que d'élever l'esprit comme

l'idéaliste, ou d'éveiller la mémoire comme le réaliste; et ce but c'est par des effets raisonnés plutôt que sentis qu'il le poursuit.

Il est pompeux, théâtral; il aime les oppositions, les contrastes, les effets heurtés qui émeuvent aisément et violemment.

Comme il se rapproche de l'idéaliste, un certain sentiment d'unité lui donne quelques qualités spéciales : la tendance à rassembler ses compositions par groupes distincts, le talent de caractériser vivement toute individualité, et une certaine finesse, une distinction naturelle, qui l'éloigne de toute forme vulgaire.

Ces propriétés lui font préférer trois sortes de sujets : le portrait, qui caractérise; le tableau d'histoire, qui joint au portrait la violence du drame, la solennité des gestes, et le tableau de genre, mais satyrique, critique, allant au besoin jusqu'à la caricature, non le tableau de genre sentimental.

En dehors du portrait, sa composition est mouvementée, et disposée par groupes et par plans nettement séparés. Ses personnages ont des poses étudiées, théâtrales plutôt que naturelles; son tableau ne manque pas de ciel, mais il le fait toujours brumeux, gris, lourd, comme ses lointains qui ne fuient pas nettement.

Il a plus de relief que l'idéaliste, mais, comme il procède par méplats, ses figures offrent peu de modelé ; les formes en sont toujours nobles et distinguées, souvent majestueuses, ou plutôt solennelles.

La lumière tombe obliquement, d'un coin du cadre, et se distribue en oppositions vives et brusques d'om-

bres et de clartés. C'est lui qui se fait tachiste et impressionniste quand il se rapproche de l'école réaliste, comme Rochegrosse (le chevalier aux Fleurs, salle 16 nº 1574 nous en offre cette année un exemple fort remarquable.

Il se plaît aux mêmes oppositions dans la couleur, il les produit alors par des juxtapositions de surfaces plates en couleurs complémentaires. Du reste il ignore les nuances, et, comme le bleu foncé (bleu de Prusse) est sa couleur favorite, sa peinture en est presque toujours assombrie; ses chairs notamment affectent un ton sale,

Au Champ-de-Mars nous citerons comme exemples de ce type, ou du moins comme s'en rapprochant:

Aux Champs Elysées.

Louise Abbéma (Place de la Concorde, salle 37);

Jeanniot (Conseil de revision, salle 4, nº 639);

Laurens J.-P. (Pape et Empereur, salle 10, nº 1072).

Bonnat (Triomphe de l'art, salle 30, nº 224);

Chocarne-Moreau (les Ecrevisses, salle 26, nº 135).

Emouvoir est aussi la pensée du *sentimental* (ou romantique), mais c'est dans la passion, non dans le raisonnement ou le convenu, qu'il cherche ses effets.

Il est plus naturel que l'intellectuel, au point même d'être parfois aussi relâché que celui-ci était distingué. Il est doux aussi, gracieux, caressant, voluptueux au lieu d'être violent et pompeux; il songe surtout à exercer la pitié, à charmer, à plaire par la variété et la vie. Il a volontiers du mouvement, de la chaleur, quoique susceptible de tomber dans l'afféterie. Il fait

alors du drame, là où l'intellectuel aurait fait de la tragédie.

Il se plaît à la peinture militaire, aux sujets mythologiques, allégoriques, et surtout aux tableaux de genre sentimentaux ; il n'est pas ennemi du portrait, pourvu qu'il trouve à y exprimer de la grâce ou quelques sentiments touchants.

Sa lumière, son dessin, sa couleur se ressentent des mêmes caractères.

La lumière de ses tableaux est oblique comme celle du classique, mais sans contrastes violents d'ombres et de clarté ; il aime au contraire à la disséminer sur une quantité de détails, mais à la fondre avec les ombres par des demi-teintes et des reflets.

Ses ciels sont clairs, variés de nuages lumineux ; ses horizons fuient bien sans atteindre cependant à la finesse de ceux de l'idéaliste.

Sa composition est animée, mais il tombe facilement ou dans la vulgarité ou dans l'exagération des mouvements, ou dans l'affectation, il aime les foules et sait bien les distribuer.

Sa couleur est brillante, sa palette est riche ; il se plaît à l'emploi de toutes les couleurs simples ou composées, et il sait mieux que qui que ce soit les disposer en une symphonie harmonieuse. Cependant ses préférences sont pour le rouge ; aussi ses tableaux en ont-ils souvent la tonalité ; il prépare volontiers sa toile par une couche de brun destinée à donner de la chaleur à tous ses tons.

Il est coloriste, mais il ne connaît pas les demitons, les nuances si chères au réaliste qui, à cause

de cette imperfection, lui reproche d'être faux et léché.

Le Champ-de-Mars offre des exemples de ce type.

Au Champs-Elysées vous pourrez voir entre autres :

Degoffe J. (Déclaration, salle 21, n° 594) ;

Munier (Sauvetage, salle 14, n° 1363) ;

Trayer (Sœurs et enfants dans une église, salle 13, n° 1748 ;

Mme Achille Fould (Portrait), salle 13, n° 751 ;

Bellanger C. F. (Fleurs des champs), salle 39, n° 129))

Deully (portrait de Mme E. D., salle 15, n° 610) ;

De Brito (la Bonne Ménagère, salle 37, n° 299).

*
* *

On conçoit qu'il soit rare de trouver ces types primordiaux dans toute leur pureté ; ils se combinent, au contraire, en proportions fort variées assez difficiles à analyser, mais il est souvent aisé de reconnaître en toute toile la prédominance sinon d'un type premier, au moins de la combinaison de deux d'entre eux.

Le lecteur n'aura pas de peine à se représenter par l'alliance des caractères précédents ces combinaisons que le cadre très étroit de notre article ne permet d'indiquer que par quelques mots, et en se limitant à ceux à peu près équilibrés.

L'union de l'idéalisme à l'intellectualité donne le style académique, surtout quand celle-ci domine : l'artiste comptant sur des préceptes fixes pour atteindre

un idéal tout de raison ne produit guère que des conceptions froides ou convenues autant que correctes.

Voyez par exemple, aux Champs-Elysées, *Wagret* (Moïse sauvé des eaux), salle 36 n° 1834.

Bonnat lui-même se rapproche de ce caractère, mais en y ajoutant le mouvement. Bonnat (Triomphe de l'art, salle 30, n° 224).

Si c'est au sentiment, au contraire, que l'idéalisme ajoute ses hautes qualités, on trouve des compositions d'une grande finesse, d'une touche aussi délicate dans le dessin que dans la couleur, et d'un sentimentalisme plein de réserve, quel que soit le sujet adopté.

Voyez, par exemple, le superbe dessous de bois de Michel aux Champs-Elysées (Forêt de Fontainebleau, salle 22, n°s 1309-1310) ; Gaillon (Terrasse de Monte-Carlo, salle 11, 885 ; Pinta (Cérès, salle 14, n° 1474, et, au Champ-de-Mars, les charmants tableaux de Jules Girardot (salle 11, n°s 509 à 516).

Dans l'alliance du Naturalisme avec l'Idéalisme, il sera plus important d'observer lequel prédomine, à cause de leur extrême écart. Si c'est l'Idéalisme, la composition sera grandiose, mais non sans quelque lourdeur, plus remarquable par les dessins que par la couleur, qui toutefois sera harmonieuse, tandis que le dessin épaissira ses contours. La sobriété des moyens et l'apaisement propre à ces deux caractères ajouteront à l'œuvre un caractère tout particulier de grandeur et de sérénité.

Puvis de Chavannes est un exemple remarquable de ce type (Champ-de-Mars, salles 7, 8, 9).

Tissot lui appartient aussi, mais en y ajoutant un peu d'intellectualité (Champ-de-Mars).

Nous pouvons citer encore aux Champs-Elysées :

Thomas (le Chœur, salle 32, n° 1735).

Si c'est l'élément naturaliste qui l'emporte en cette combinaison, la couleur l'emporte sur le dessin et sur l'idée même.

Bouguereau peut servir d'exemple de ceux-ci (la Perle, salle 33, n° 248).

L'alliance du naturalisme au style intellectuel est moins relevée ; elle a quelque chose de matériel, de violent dans la composition et le dessin ; la couleur est assombrie ou pleine de contrastes énergiques, bien qu'harmonieuse encore.

Nous pouvons citer comme un bon exemple de ce genre, Rochegrosse qui, cette année, s'est signalé par un effort digne de tous éloges, en modifiant profondément sa manière ; par une étude magistrale de naturalisme et de plein air, il a fait disparaître toutes les aigreurs de sa peinture jusque-là si heurtée, il ne lui est resté que du tachisme au milieu de nuances d'une harmonie fort remarquable.

Nous pouvons citer encore :

Bussière (Les Valkyries, salle 26, n° 330).

L'Union du naturalisme au sentiment donne la peinture la plus harmonieuse, la plus touchante et la plus douce, jusqu'à être *flou* souvent. Le calme s'y ajoute à l'émotion et l'harmonie à la richesse du coloris en même temps qu'à la variété de composition ou à l'élégance des formes. La distinction pourra manquer parfois à cette peinture ; elle peut tomber

dans la fadeur, mais elle fait oublier ces défauts par ce qu'elle a de touchant et de gracieux.

Exemples (aux Champs-Elysées) :

Sauvage (Intérieur d'église et le cloître, salle 32, n° 1836-1839) ;

Maillart (l'Esclave, salle 16, n° 1233) ;

Saïn (les Nénuphars, salle 28, n° 1233) ;

Mathieu (l'Etang, salle 20, n° 1276, et 22, n° 1275) ;

Danger (Vénus, salle 23, n° 506).

Enfin, l'alliance de l'esprit d'Intellectualité au Sentiment donne particulièrement en peinture la vie, le mouvement, l'abondance, souvent jusqu'à l'excès. Les compositions sont compliquées, animées, violentes même ; la couleur est riche, chaude sans trop d'éclat, mais non sans quelques contrastes. Ces peintres aiment assez les tableaux de grande taille.

Roybet nous en offre un exemple assez bon, quoiqu'il y ajoute une certaine dose de naturalisme : la Main chaude, salle 22, n° 1607.

On pourra voir aussi :

Lequesne (le Torrent, salle 26, n° 1151) ;

Luminais (Pirates normands, salle 8, n° 1211) ;

Sergent (Musique à Iéna, salle 38, n° 1664) ;

*
* *

Il ne sera pas très difficile, au moyen de ces données, d'analyser des peintres de caractère encore un peu plus complexe, où trois types s'équilibrent.

Tel est par exemple Detaille (les Victimes du Devoir, salle 23, n° 606), qui joint l'intellectualité au sentiment avec une pointe d'idéalisme. Nous laisse-

rons au lecteur le plaisir de pousser plus loin en ce sens l'étude ainsi esquissée.

Ce qui nous reste à exposer maintenant, c'est l'explication, la raison d'être des diverses écoles, interprétées au moyen de ces types primaires, puis les conclusions que la critique et l'Art en doivent tirer pour se conduire. Pour cela un nouvel article est indispensable.

(*A suivre.*)

BARLET et LEJAY.

ASTROLOGIE

Les Influences Planétaires (1)

♃ — VOLONTÉ. — INFLUENCE BONNE : Volonté forte et droite, mais sans rudesse ; prudente, pondérée, mais ferme.

INFLUENCE MAUVAISE : Volonté faible, inconstante.

INFLUENCE SUR LE PLAN INTELLECTUEL : Les caractères les plus saillants de l'esprit jupitérien sont la largeur, le jugement, la pondération. Son optique particulière lui fait généralement voir les

(1) Extrait d'un *Traité théorique et pratique d'Astrologie généthliaque* devant paraître prochainement.

choses en grand ; ce qui reste petit lui répugne. Il s'élance par larges envolées, suivant une trajectoire toujours ascendante ; toutes ses conceptions ont un caractère de grandeur, d'élévation, souvent de majesté. L'esprit procède du particulier au général, du phénomène au principe, du réel à l'idéal ; il tend vers la synthèse.

La faculté intellectuelle la plus marquante du Jupitérien, c'est le discernement, la « comparaison », le jugement. Joignez-y le libéralisme, qui est une autre marque de son esprit, et la tolérance ; considérez sa pondération, sa recherche constante du « juste milieu » et par-dessus tout son profond *sentiment* de justice, que nous retrouverons tout à l'heure lorsque nous parlerons du plan moral, et le Jupitérien vous apparaîtra éminemment apte à remplir dans l'humanité cette fonction sociale la plus difficile, la plus haute, la plus sainte : celle d'être juge de ses semblables.

L'esprit jupitérien recherche la clarté, la simplicité. Tout excès lui répugne. Il possède à un haut degré le sentiment des « rapports », de la mesure, de l'équilibre des forces. Nous avons vu le Saturnien organisateur ; nous trouvons le Jupitérien réalisateur.

Habitude de l'esprit : Objectivité.

En science, le Jupitérien est surtout encyclopédiste.

Philosophie : Ses conceptions fondamentales sont spiritualistes, théistes. L'esprit jupitérien, montrant autant d'éloignement pour les abstractions pures du Saturnien que d'aversion pour le matérialisme égoïste du Martien, étudie en philosophie de préférence les branches qui trouvent une application dans l'organi-

sation de l'humanité en société : Ethique, Sociologie, Politique.

Philosophie de la vie extérieure : optimisme, épicurisme.

Esthétique: Le Jupitérien est sensible à toutes le beautés, mais surtout à celles qui impliquent une idée de grandeur. Il est généralement éclectique ; mais à toute œuvre d'art il demande des qualités sérieuses. Cependant il y prise le sentiment plus que la science de facture. Ses œuvres d'art sont remarquables pour les qualités d'observation, de rendu, pour l'arrangement harmonieux des parties (qui est surtout la force du Jupitérien), pour le brio de l'exécution.

Préférences : Musique: sacrée, solennelle, inspirée, brillante, colorée, gaie (Gounod, Rossini). Il aime aussi la chanson.

Peinture: Eclatante, riche, colorée à contrastes accentués (Rubens).

Littérature : Ouvrages à tendance didactique, de critique (avec ♄), d'histoire politique. Poésie héroïque.

Style: coloré, représentatif, oratoire. Périodes. Emphase. Tendance à grandir et à développer une idée ou pensée par une succession de périodes qui la font parfois apparaître comme enflée. Emploi fréquent de comparaisons.

Au point de vue de l'organisation sociale, les opinions sont ploutocratiques, bourgeoises, conservatrices. Elles s'appuient sur la collectivité, la solidarité, les grandes idées humanitaires ; elles demandent que cette collectivité soit en même temps solidement hiérarchisée : plus que tout autre, le Jupitérien a la con-

ception de la famille, de l'autorité, de l'hiérarchie, de l'ordre, de la discipline, de la légalité, du gouvernement.

Si les qualités dont est douée l'intelligence de ceux qu'influence ♃, sont donc heureuses, c'est cependant surtout sur le .

PLAN MORAL ET SENTIMENTAL, lorsque l'influx de la Planète est pur et puissant, qu'éclate toute la beauté du principe jupitérien, rayonnant de brillante clarté et déversant une douce et vivifiante chaleur. C'est ♃ qui nous montre l'humanité sous un angle qui fait apparaître ses qualités vraiment nobles, faites pour racheter de tant de vilenies, de tant de tares : c'est ♃ qui fait l'homme véritablement le roi de la création.

Le Jupitérien est une nature délicatement sensible. Son âme est pétrie de bonté, de probité, de franchise et d'affection. L'extrême bienveillance du Jupitérien et sa grandeur d'âme lui attirent d'emblée toutes les sympathies. Etant très indulgent pour les défauts et les torts d'autrui, s'il se trompe dans son jugement, c'est toujours par clémence, par compassion, par pitié. C'est chez lui que presque toutes les initiatives et institutions charitables prennent leur source.

Il aime à protéger, à aider, surtout les siens (il a, comme nous l'avons dit, *l'instinct* de la famille). Sa générosité est à toute épreuve : il a « le cœur sur la main. » Etant lui-même foncièrement droit, honnête, incapable d'une vilaine action, il ne soupçonne jamais d'indélicatesse, de déshonnêteté, de fourberie chez autrui ; pour lui, tout homme est un honnête homme

jusqu'à preuve du contraire. Et même cette preuve du contraire, il la demande répétée pour s'y rendre. C'est cette générosité qui se refuse même à admettre le mal chez d'autres, qui fait que le Jupitérien est souvent dupé dans la vie.

Il a les sentiments de dignité et d'honneur très développés. Etant franc, ouvert, droit, très consciencieux, on peut compter sur lui en toutes circonstances ; il hait les artifices, la finasserie et l'hypocrisie.

Nous l'avons déjà dit, le Jupitérien possède un profond sentiment de justice. Toute iniquité, tout déni de justice, à lui ou à d'autres infligé, est peut-être ce qui serait le plus capable de le révolter. Ce sentiment de justice se trouve de plus allié à un grand courage moral.

Il a aussi ce que les phrénologues appellent la « vénération ». Il est profondément religieux. Sa religiosité est cependant moins intellectuelle que sentimentale: il s'attache plus au culte (qu'il aime pompeux, fastueux) qu'à la doctrine. Il a généralement la foi robuste: tout dogmatisme convient donc fort bien pour le Jupitérien, d'autant mieux que ses sentiments d'autorité, son goût pour toute « pontification » l'y prédisposent.

Mais sa vénération ne se borne pas aux choses de la religion ; il a du respect en général pour tout ce qui est établi par la loi morale, par la loi humaine, par une autorité reconnue; pour la personne, pour les sentiments, les opinions et la dignité d'autrui ; pour les conventions et les convenances sociales (ce qui, dans la vie pratique, le rend souvent très formaliste).

Il est fidèle dans ses amitiés et a le cœur reconnaissant. Sa piété filiale est profonde. Il est très attaché à sa famille, qu'il cherche à pousser et à favoriser.

Par l'exercice de ses facultés morales (tout comme de celles physiques) le jupitérien est « homme » de bonne heure. Très pudique, presque puribond dans sa première jeunesse, « il n'est cependant guère loué pour sa pudeur plus tard ».

Influence mauvaise : Si l'Influence n'est que médiocrement mauvaise, l'individu, d'une façon générale, n'a plus que des prétentions aux qualités qui viennent d'être énumérées, sans les posséder réellement : il les simule. Le plus souvent cependant les qualités font place aux défauts correspondants ; la bonté devient bêtise, la franchise naïveté, la confiance en soi et la fierté, orgueil bête, vanité, arrogance ; la dévotion est remplacée par la bigoterie ; la vénération devient adulation ; le respect, courtisanerie, obséquiosité, où sombre tout sentiment de sa propre personnalité et toute sa dignité ; enfin le fond sérieux qui caractérise tout Jupitérien sous l'influence bonne disparaît et est remplacé par la frivolité.

Mais, si l'Influence se montre franchement mauvaise, on aura affaire à un être faible, timide, lâche, méchant, vindicatif, hypocrite, perfide, injuste, jugeant d'après le prix qu'on lui offre, pratiquant la corruption sur autrui, irréligieux ou superstitieux, irrévérencieux, impudique, délaissant sa famille.

PLAN INSTINCTIF. — Influence bonne : Nature expansive, rayonnante. S'enthousiasme facilement, surtout pour tout ce qui est grand et noble. — Très

courageux. — Orgueilleux ; possède beaucoup d'amour propre. — Caractère généralement placide, doux, montrant beaucoup de « bonhomie » ; très en possession de lui-même, devient cependant parfois impétueux, colère.

Le mobile dominant qui actionne le Jupitérien dans toutes ses entreprises, c'est l'ambition. Tout ce qui peut le pousser, tout ce qui attire l'attention sur lui, le séduit. (Il a un grand faible pour les décorations.) Pour se sentir heureux, il a besoin d'être en vue, aux premières places. D'ailleurs il représente bien ; il est « décoratif », il a du brillant et un penchant très prononcé à « pontifier » et à dominer les autres.

Il a l'esprit de conduite, pousse très loin « la respectabilité » ; il a de la distinction ; est prudent, prévoyant et modéré, mais sait ce qu'il veut ; il a une grande assurance dans tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait, et une grande confiance en soi, qui le laisse toujours en pleine possession de tous ses moyens ; il aspire à la paix et à la concorde ; il est homme d'autorité et de gouvernement ; il aime à commander et sait commander, et acquiert d'ailleurs rapidement un grand ascendant sur tous ceux qui l'approchent. Tout cela, joint à ses qualités intellectuelles et morales, le rend donc éminemment apte à la vie publique et le désigne au premier chef à remplir les grandes fonctions sociales : gouvernement (en politique il a des *instincts* monarchiques) législation, magistrature, prêtrise.

(La femme Jupitérienne, ce sera la « grande dame »

sympathique, captivante, souvent imposante, excellant dans l'art de représenter et de recevoir; comme femme de diplomate, de haut fonctionnaire, de grand financier, ou bien à la tête d'œuvres charitables, elle sera à sa vraie place.)

Le Jupitérien est un être essentiellement sociable se mêler à la vie sociale et mondaine apparaît comme une impérieuse nécessité pour lui. Bienveillant, généreux, bon conseiller, aimable (ce qui lui fait pardonner son désir de domination), gai, jovial tout en conservant toujours un fond serieux, très expansif, de belles manières, ayant beaucoup de délicatesse, de tact, d'urbanité, toutes les sympathies courent vers lui, de même que tous les découragements se sentent attirés vers lui à cause de sa compassion et de l'atmosphère de sécurité que répand sa sérénité et sa belle assurance. Il aime tout apparat, les fêtes, les cérémonies, la représentation fastueuse et pompeuse (il se plaît surtout à y intervenir comme acteur.)

Sa pente dangeureuse, c'est sa forte propension vers les plaisirs sensuels. Quelle que soit la qualité de l'influx de sa planète, le Jupitérien manifeste toujours un fort penchant pour la bonne chère; cependant, selon que l'Influence sera bonne ou médiocre, vous le direz gourmet ou gourmand. Il sera donc fervent amateur de dîners et de banquets, où il aime à porter des

Après les plaisirs de la table — « la table touchant le lit » — les ivresses de l'amour physique, dont son ardeur sexuelle le porte à abuser. Très galant, séduisant par ses qualités mondaines, il a beaucoup de

succès auprès des femmes ; sa belle prestance lui rend d'ailleurs la victoire facile.

Vie pratique : Beaucoup de bon sens. Vie réglée ; ce qui n'appartient pas au travail, il le partage entre le monde et la famille. Il aime la vie large, confortable, luxueuse, brillante, remarquée.

Sans être aussi prodigue et dépensier que le Martien, il est cependant très large et généreux en matière d'argent. Les mesquineries et lésineries, inséparables de toute intention d'économie, lui répugnent profondément.

Il procède avec prudence, circonspection et une sage lenteur ; mûrit bien ses projets avant de procéder à leur exécution. Aime à jouer au protecteur et à faire valoir son expérience de la vie et des choses, mais il y montre souvent trop la tendance à jouer au maître d'école.

Occupations : la politique, la législation, la magistrature, les administrations, les grandes entreprises financières. L'art oratoire, la vie mondaine, l'équitation.

Spectacles : les cérémonies, toute mise en scène riche et brillante.

Collections : Décorations, médailles et monnaies anciennes, ornements d'église et de culte riches, étoffes de prix, souvenirs de personnages couronnés, de grands dignitaires, de généraux célèbres.

Diction : chaude, vibrante, communiquant la conviction et l'enthousiasme.

Gestes : assurés, amples, larges, imposants, souvent onctueux, majestueux, hiératiques.

Écriture : grande, ferme, énergique, ronde, appuyée,

magistrale (souvent montante : ambition) ; les P majuscules et miniscules très grands, comme surélevés.

INFLUENCE MAUVAISE : Ambition dévorante, mais impuissante parce qu'elle n'est soutenue que par le seul orgueil et ne s'appuie sur aucune qualité réelle. Prend des airs importants, pose pour la galerie. Beaucoup de cabotinage. Frivolité. Appétits voraces (au moral), qu'il cache sous son hypocrisie et son jésuitisme. Insolence.

Dissipation, gaspillage, gourmandise grossière, gloutonnerie, luxure, débauche, orgies. La satisfaction de ses instincts purement matériels est généralement le principal mobile déterminant ses actes.

♂. VOLONTÉ : INFLUENCE BONNE : active, ardente, impétueuse, impérieuse, despotique, mais constante,

INFLUENCE MAUVAISE : brusque, même brutale, mais intermittente.

Considérées d'une manière générale, on peut représenter les Influences de ♂ et de ♄ comme constituant deux pôles et s'équilibrant en ♃.

♄ nous a montré le *cérébral* ; avec ♂ nous verrons l impulsif. ♂ nous présentant surtout les propensions animales de l'homme, n'exerce de contrôle particulier sur aucune faculté à proprement parler intellectuelle (le Martien n'est d'ailleurs jamais très intelligent) ; en parlant de son

INFLUENCE sur LE PLAN INTELLECTUEL, on ne peut donc considérer que les tendances particulières qu'il imprime à l'esprit. Parmi celles-ci la plus profondément marquée est celle qui le porte vers tout ce qui est positif, pratique, utile, mais d'une utilité

immédiate. Si la théorie pure et les formules abstraites peuvent séduire le Saturnien, toute théorie ou formule ne vaut pour le Martien que par son application, par ses résultats positifs et palpables. L'abstrait, la métaphysique lui sont inaccessibles ; en toutes choses, pour comprendre, il a besoin de la démonstration expérimentale, sensible. Sa science sera donc le plus souvent application, adaptation ; de plus il aboutit ainsi fréquemment au matérialisme.

Par sa nature, le Martien est à peu près le contraire de l'homme d'étude et de science. A l'encontre du Saturnien il ne voit en toutes choses que l'ensemble, la masse. Son impatience ne lui laisse pas le temps de s'arrêter aux détails ; la hâte d'arriver à la fin, à la conclusion, à la réalisation, ne lui permet pas non plus de considérer les conséquences auxquelles aboutissent ses conceptions, ses projets ; ses yeux sont fixés sur le but, il néglige les moyens ; il est donc au fond tout ce qu'il y a de moins apte à l'étude scientifique, comme à toute organisation : il n'est bon que pour l'action. « Acta non verba » est d'ailleurs presque toujours sa devise.

Ainsi donc le Martien ne peut devenir homme d'étude que par l'adjonction de l'Influence de ♄ ou de ☿ ; ses préférences sont alors représentées par les sciences naturelles, principalement la physique (tandis que le Saturnien préfère la chimie, science de *combinaisons*), la médecine, et surtout la chirurgie (le Martien excelle souvent dans la pratique de cet art), la mécanique.

Car le Martien possède au plus haut degré ce qu'on

pourrait appeler le « sens mécanique » : il va d'instinct, par affinité, à tous les phénomènes de nature mécanique, ou, encore plus généralement, à la manifestation de toute activité à laquelle on puisse attribuer un caractère quasi mécanique ou automatique ; plus que tout autre, il en a le profond entendement. On a vu qu'il n'est pas seul à éprouver cette attraction, puisqu'on l'a déjà trouvée chez le Saturnien. Mais elle se manifeste chez le Martien avec encore plus de force ; de plus, entre lui et le Saturnien existe cette différence que celui-ci, dans ce qui apparaît comme mécanique, se trouve attiré par le côté exact, *mathématique*, tandis que le Martien l'est plutôt par le côté rigoureux, précis, *machinal*. Ainsi en philosophie la théorie à laquelle le Martien se montre le plus accessible est le déterminisme (où le caractère inexorable, la manifestation extérieure parfois brutale de l'enchaînement des effets aux causes le séduit peut-être aussi dans une certaine mesure). En science, toute théorie mécanique a sa préférence sur d'autres. Dans la vie pratique, on le voit toujours s'efforcer à rendre mécanique, machinal l'accomplissement des travaux qui sont restés d'ordinaire manuels, et à inventer à cet effet des ustensiles nouveaux, capables d'abréger la besogne ; car à côté de son sens pratique le Martien éprouve encore un impérieux besoin de vitesse. Tous les inventeurs et constructeurs de machines (surtout industrielles), d'armes à tir, etc., tous les mécaniciens par vocation sont sous l'influence prépondérante de ♂. Cette attraction pour ce qui est machinal se retrouve encore

dans le goût que manifeste le Martien pour le spectacle des évolutions de masses militaires en parade, qui offre une apparence de mouvement automatique.

L'esprit Martien est vif, prompt, primesautier, irréfléchi et très mobile, mais parfois brouillon. Il est aussi ce qu'on appelle *entier* ; ses opinions sont tout d'une pièce, *carrées*, tranchées, absolues, excessives, intransigeantes. Il commence toujours par affirmer ; il affirme même lorsqu'il ne sait pas. Il juge le plus souvent à première vue, et ses jugements sont autant d'arrêts. Il s'emballe facilement et à fond sur une idée.

Défaut du raisonement : logique inexorable même lorsqu'elle conduit à des résultats absurdes.

Le Martien raille volontiers, et rien n'est garanti contre sa « blague » verveuse ; il s'y montre mordant, caustique.

Habitude de l'esprit : personnalité.

Style : vigoureux, net, pas de rhétorique inutile, incisif, beaucoup d'allure, mots à l'emporte-pièce, parfois quelque chose de heurté ; agressif, arguments *ad hominem* (le Martien aime beaucoup toute polémique) ; violent à l'occasion. Acquiert son cachet personnel surtout par l'usage. Son défaut : trop de déclamation quelquefois.

En matière d'opinions religieuses le Martien est généralement négateur ; d'instinct, c'est un incroyant, un irreligieux. L'écueil auquel se brise chez lui toute foi religieuse, c'est sa propension matérialiste, son prosaïsme souvent grossier, son indifférence complète pour tout ce qui est du domaine de la pensée et du sentiment purs. Cependant lorsque cette tendance

naturelle se trouve refoulée, réduite par d'autres influences et que son esprit s'élève à la conception d'une Divinité et de ses rapports avec l'Univers et l'Humanité, ses idées tendent généralement vers un « Naturalisme déiste ».

En matière politique et sociale, le Martien manifeste plus d'instinct que d'opinion. Il est pour les gouvernements à poigne, point ennemi des coups d'État. Il ne comprend et ne veut connaître que la politique des faits et des intérêts ; son profond égoïsme le rend réfractaire à celle des sentiments. Il s'appuie en général sur une doctrine, part d'un système tout fait, mais ne montre aucun scrupule à le changer pour un autre. Socialement, il veut l'effort en masse, n'admettant aucune inégalité, excepté celles en sa faveur ou à son profit. Tarquin abattant les têtes de pavots qui, dans un champ de blé, dépassaient les épis, voilà le Martien.

Esthétique : Absence de *sens* esthétique ; le Martien ne manifeste d'ailleurs, par instinct, aucun souci d'une recherche de la forme. Chez lui le goût ne peut être ainsi que le résultat d'une éducation ; mais il manque toujours de délicatesse, comme de sûreté, à cause de la facilité qui caractérise le Martien de donner dans l'excès. Lors donc qu'il manifeste des préoccupations artistiques, il tend vers le réalisme, le naturalisme. Son idéal sera la Force ; toute œuvre artistique qui en évoquera la sensation ou en éveillera l'idée, aura d'emblée tous ses suffrages.

Préférences littéraires: les actions, par conséquent le théâtre plus que le livre. Récits militaires,

d'aventures. Histoire « à l'ancienne ». *Poésie* : épique *Musique:* bruyante, vive, à rythme fortement accenué. *Peinture* : à couleurs éclatantes. Comme sujet, des scènes militaires, de chasse, etc.

De l'INFLUENCE de ♂ sur le PLAN MORAL ET SENTIMENTAL il y a peu de chose à dire.

Le Martien ne manifeste que des sentiments foncièrement égoïstes. Cet égoïsme, il le pousse parfois jusqu'à la férocité s'il sent une résistance à le satisfaire, n'éprouvant aucun scrupule à sacrifier tout et tous, même ses amis. Cependant, dès que ses instincts de lutte et de domination sont satisfaits, dès qu'on lui cède et qu'on rend ainsi ou de toute autre manière hommage à sa force, il est capable d'accès de générosité, de très grande générosité même.

Il montre peu de sens moral. Baucoup d'arbitraire, énormément de présomption et de prétentions. Il ne respecte ni la personne, ni les sentiments, ni la propriété, ni les droits d'autrui (tout en étant toujours très fort des siens propres). Non plus le rang ni la fontion sociale ; il n'a qu'un respect, celui de la force.

Dans la vie, sa préoccupation dominante, c'est affirmer son existence et sa personnalité (et au besoin exagérer cette dernière).

Pour lui, l'humanité se divise en deux classes : celle des mangeurs, et celle des mangés ; et inutile de dire que partout et toujours il tâche d'être des premiers.

Il ne connaît et ne pratique qu'une loi : celle de la lutte pour la vie, la loi du plus fort. Point de sentimentalité ni de sensibilité ; point de bienveillance :

beaucoup de dureté et de rudesse. Il a l'audace de toutes les franchises, fussent-elles brutales.

Inconstance des affections, d'ailleurs peu profondes.

Sympathies et antipathies très prononcées, exclusives.

Haines puissantes, mais passagères ; grande jalousie, ressentiments très violents, mais de courte durée.

Le caractère Martien est tout « en dehors », exactement l'opposé du Saturnien : tout est expansion, ardeur, passion.

Maintenant, lorsque l'INFLUENCE est MAUVAISE, on aura affaire à un être cruellement égoiste, méchant, faisant du mal pour le plaisir de le faire, perfide, haineux, d'une infatuation extrême, cynique, trompeur, menteur, voleur, assassin.

PLAN INSTINCTIF : INFLUENCE BONNE : Comme nous l'avons dit plus haut, le Martien est avant tout et foncièrement un impulsif ; en tout, c'est une nature de premier mouvement et d'excès : c'est un être *explosif* (qu'on nous permette cette expression).

Les désirs partent avec violence et créent des impulsions puissantes auxquelles l'individu obéit toujours. Ses appétits sont voraces ; souvent plus gros que les moyens dont il dispose pour les satisfaire. Son esprit en devient rapace, accapareur, usurpateur ; « tout pour lui » ? Il est avide d'émotions violentes. Il ne montre aucune sensibilité pour la souffrance d'autrui, étant d'ailleurs peu sensible aux siennes propres. Cette insensibilité va facilement jusqu'à la cruauté, et au fond de son être sommeillent des sentiments sangui-

naires. Son caractère est extrêmement décidé et irritable, et devient alors très impatient, facilement emballé, brusque, violent, emporté ; il a des colères rouges, mais qui s'apaisent assez promptement. Ses passions sont ardentes. D'ailleurs il fait tout avec passion ; il vit même dans un état continuel de tension passionnelle, pour ainsi dire, ce qui fait sa force mais aussi sa faiblesse.

Le Martien a un grand courage physique, méprise le danger, qui lui laisse ainsi toute sa présence d'esprit, et joue sa vie ; il est très friand d'aventures périlleuses dans lesquelles il peut satisfaire ses instincts de casse-cou, dépenser sa fougue, déployer ses qualités d'attaque et montrer sa bravoure ainsi que son endurance grande.

Il existe chez lui un besoin incessant de mouvement et de bruit. Et il aime tout ce qui est imprévu.

Les penchants sexuels sont fortement accusés chez le Martien. Ses désirs sont toujours tendus vers la possession de la femme. Cette tension peut ne pas être toujours apparente, mais l'étincelle est constamment prête à jaillir au moindre contact. De la sorte, le Martien devient le plus souvent coureur de cotillons. Mais ses façons amoureuses diffèrent grandement de celles du Jupitérien : celui-ci plutôt raffiné, procède en charmeur, en amoureux, en protecteur galant, celui-là, toujours expéditif, va droit au but, et, ne songeant qu'à affirmer sa puissance de mâle, agit en conquérant, en « retrousseur de jupes ». Sa hardiesse plaît cependant aux femmes. Sa puissance génitale grande l'entraîne aisément aux excès, et son manque

de pudeur naturelle laisse la carrière libre à sa propension aux dérèglements voluptueux de toute sorte, (il laisse cependant au Saturnien les inversions sexuelles). Dans ses passions amoureuses, il fait preuve d'une jalousie facile à éveiller et qui parvient promptement à une sorte de paroxysme.

Le Martien a les instincts foncièrement batailleurs, violeurs et destructeurs. Rien au monde ne le séduit autant que la lutte. Il y a chez lui comme une puissance intérieure qui l'incite à s'attaquer à tous les obstacles qu'il rencontre sur son chemin. Toute résistance l'irrite, mais en même temps l'attire par l'espèce d'excitant qu'il y trouve et qui le pousse à tenter de l'anéantir ou du moins la réduire. Il se montre turbulent, et rêvant plaies et bosses, aime à semer la discorde. Loin d'éviter les discussions, il les recherche plutôt; et elles sont toujours très vives avec lui. Elles surgissent d'ailleurs fréquemment, car le Martien est remarquable pour son esprit d'opposition et de contradiction (bien que, venant de la part des autres, toute contradiction l'irrite). Qu'une vierge succombe, qu'une idole croûle, qu'il puisse mettre en pièces ce qui est pour d'autres un objet de respect ou de vénération, il en éprouve une joie pour le moins secrète. C'est d'ailleurs un besoin, presque un plaisir pour lui de contrarier les gens ; ce qui fait précisément qu'il est très enclin à prendre le contre-pied de ce qui se dit ou se fait. Cette opposition dégénère souvent en système chez lui.

Il est impatient de supporter un joug, même une contrainte quelconque ; il vit dès lors dans un état

incessant de révolte, tout au moins intérieure. (On peut se demander alors comment se concilie chez le Martien ce besoin d'indépendance avec les exigences de la discipline dans la carrière militaire pour laquelle il montre un goût caractéristique. Pour résoudre cette question, il suffft de se rappeler que la force, une force brutale et irréductible, est la seule chose qui puisse le tenir en respect. Cette force est ici représentée par les sévérités du code militaire, de tous le plus rigoureux. Sachant qu'il ne peut aller contre elle, il s'y soumet ; mais ses subordonnés sentent parfois que ses instincts rentrés, comprimés par en haut, lui rendent la main dure) (1).

Le Martien est très parleur; son besoin d'expansion le pousse à discourir abondamment et à tout propos. Il est enclin à se griser de ses propres paroles. Son récit est facilement exagéré ; il est très hâbleur, vantard, rodomont. Aucun sourire sceptique, ni aucune invraisemblance matérielle ne le déconcertent ; son aplomb reste impertubable. Il éprouve un impérieux besoin d'étonner le monde par ses paroles et gestes, par des coups de théâtre, de l'éblouir de sa puissance réelle ou imaginaire : il est épateur, casseur d'assiettes. Et, si d'autres manquent de lui faire des éloges, il n'est jamais en retard pour se les décerner lui-même.

Le Martien étant très autoritaire vis-à-vis d'autrui,

---

(1) Nous pouvons du reste dire ici qu'une Planète agissant toujours conjointement avec le Signe zodiacal sous lequel elle se trouve, la nature du Martien devient beaucoup plus disciplinable lorsque ♂ est placé dans un Signe autre que le ♈, le ♌ peut-être aussi le ♐

aime à commander ; nous avons d'ailleurs fait ressortir suffisamment déjà son besoin de domination. Mais là, il ne sait pas trouver le gant de velours du Jupitérien ; il y montre, au contraire trop souvent la main de fer du despote.

Par ces caractères on voit donc que la femme du type martien pur n'a à peu près rien de féminin : ce type, heureusement rare, serait l'expression complète de la virago.

A côté de ses nombreux défauts, le Martien possède une qualité qui lui donne une incontestable supériorité : c'est son indomptable énergie. Il a une initiative puissante, un esprit d'entreprise remarquable, une activité qui paraît inépuisable ; plus que de l'audace : de la témérité et une confiance en soi que rien n'abat ni ne démonte.

Ainsi, sans un peu de l'Influence martienne, tout homme serait réduit à l'impuissance et manquerait de ressort dans la vie. C'est aussi ♂ qui donne la puissance et les qualités viriles aux artistes ; aux orateurs, de la fougue, la chaleur, et les grands mouvements qui entraînent les auditoires.

Dans la vie sociale, le Martien se lie vite et facilement ; cependant il a le premier abord parfois rude et déconcertant. Il est souvent recherché parce qu'il met de l'entrain dans toute société, et que ses gasconnades amusent. Mais il se rend aussi souvent insupportable par son manque de modestie et de retenue, par son sans-gêne et sa rapide familiarité ; il choque par son infatuation, son indiscrétion et la liberté de son langage, sa propension à se mettre en avant, et à

s'adjuger toujours les meilleurs places et les premiers rôles; il déplaît aussi par ses manières plutôt communes; et son franc-parler, son habitude de raillerie, ses procédés affronteurs et hautains, son arrogance, lui font beaucoup d'ennemis.

Le Martien est homme de la foule; celle-ci constitue d'ailleurs un élément nécessaire pour l'assouvissement de bon nombre de ses instincts. Très bruyant et tapageur lui-même, il aime les réunions bruyantes, les cafés, les clubs, etc.

Habitudes de la vie: pratiques, utilitaires. Le Martien est essayiste; « tateur de nouveau ». Toujours pressé, il aime les plus courts chemins. Son impatience extrême de voir ses projets réalisés lui fait le plus souvent brusquer les choses. Ses plans ne sont jamais mûris; il se montre inconsidéré dans le choix des moyens et du moment, imprévoyant quant à la fin. Ne pouvant toucher incontinent au but, l'intérêt s'émousse rapidement, et il passe à autre chose; grâce à son besoin dévorant d'activité, il a toujours mille projets tout prêts à être réalisés. Il apparaît ainsi comme changeant, et se montre d'ailleurs facilement oublieux. En face d'une difficulté imprévue ou d'une contrariété, son procédé habituel consiste à trancher dans le vif, à casser les vitres; il est très enclin aux coups de tête.

Le Martien se caractérise par une extrême prodigalité; il résiste difficilement au désir de possession qu'évoque en lui la vue d'un objet qui lui plaît. Il en arrive à être très dépensier. Il dépensera toujours jusqu'au dernier sou de son revenu; mais souvent son

instinct de gaspillage l'entraînera même plus loin. Il est aussi très joueur, et joueur audacieux.

Goûts: Tout ce qui est fort, massif, donne le sentiment de la force. Les panaches, le galon, les couleurs voyantes, le rouge surtout, les armes.

Cuisine: Les viandes saignantes.

Spectacles : Militaires, mouvementés, colorés, bruyants, sanglants (courses de taureaux, assauts de boxe tels qu'ils se pratiquent en Angleterre).

Collections : Les armes surtout.

Occupations: Les choses militaires (celles de la marine, lorsque ♂ se trouve en Signe d'Eau). Les exercices physiques, principalement ceux qui demandent de la force et de l'endurance (le goût des exercices qui exigent surtout de l'adresse est inspiré par ☿), l'équitation, la chasse, l'escrime. Choses et opérations de chirurgie et d'art vétérinaire. Armurerie, travail de forge, boucherie, en un mot, toutes les occupations où des instruments tranchants, le fer et le feu sont employés. — Dressage d'animaux, surtout d'animaux sauvages.

Diction: Chaude, mâle, brève, brusque, intonation du commandement, parfois comme martelée, voix métallique, résonnant fortement et cherchant à dominer.

Gestes: Accentués, brusques, « dévastateurs ». Les gens qui cassent beaucoup sont sous l'influence dominante de ♂.

Ecriture: Droite, ferme, anguleuse, énergique, dure. Les barres des *t* fortement accusées, traits finissant en massue, comme écrasés.

Avec l'INFLUENCE de ♂ MAUVAISE on aura, si elle ne l'est que modérément, affaire à ce qu'on appelle une « mauvaise tête ». colère, violente, révoltée. Mais, si elle l'est franchement, on se trouvera en présence de la parfaite brute. Ni scrupules ni principes, ni foi ni loi ; des instincts et une cruauté de sauvage. Un seul mobile : la satisfaction incontinente et inconditionnelle des appétits de la bête, des passions féroces, criminelles. Une énergie brutale (à moins que ♂ ne se trouve dans la ♎ ou le ♋, dont la nature Humide amollit cette énergie). Lubricité. On trouvera là de ces individus qui sèment la discorde, attisent les haînes, excitent les mauvais instincts et les passions viles, allument de basses convoitises, vivent de la prostitution, poussent les autres, mais par derrière et en dessous, à faire les mauvais coups, détruisent pour la satisfaction de détruire, tuent pour le plaisir de voir souffrir ; mais fanfarons tant qu'ils se sentent en sûreté, ils deviennent abominablement lâches dès qu'ils sont pris sur le fait eux-mêmes et risquent leur vilaine peau. Pas un forfait, pas une atrocité dont le Martien mauvais ne soit capable : mensonges, fourberies, vols, viols, meurtres......

(*A suivre.*) H. SELVA.

Rituel de l'Appareillamentum

Ce symbole ne pouvant être conféré que par sa Grâce le Patriarche, le consolé ou la consolée doivent

le lui demander par une lettre particulière, dont voici la formule :

Un tel (une telle) prie sa Grâce le Patriarche de le (la) recevoir au saint *appareillamentum*.

La lettre devra être approuvée par l'Evêque ou la Sophia du diocèse du requérant.

Sa Grâce donnera avis à l'Evêque qui informera le requérant du jour et de l'heure choisis par le chef temporel de la Gnose.

En aucun cas l'*appareillamentum* ne pourra être conféré à un pneumatique qui n'aurait pas reçu le *consolamentum* au moins une fois. Au jour fixé, le consolé se rendra dans la chapelle. Il devra être vêtu de noir, tête nue et les mains liées par une bandelette blanche. L'*appareillamentum* ne sera jamais conféré en public. Le Patriarche et le consolé seront seuls.

Le consolé agenouillé dira :

« Je viens ici, devant Pneuma-Agion, me déclarer coupable et déchu comme ma mère Sophia-Achamot, et renoncer aux œuvres du Démiurge et demander le pardon des saints Eons, par vous, Votre Grâce ! »

Le Patriarche, revêtu du Très Auguste pallium, étendra les mains sur la tête du consolé, en disant « *Remittuntur tibi peccata tua quæ sunt peccata mundi. Amen.* »

Puis, il étendra le pan droit du pallium sur la tête du consolé, en disant :

« Souvenez-vous, Notre-Dame Sophia, Notre-Dame St-Esprit, Notre-Dame Hédonè, de votre serviteur (votre servante) qui renonce au Démiurge, à ses

pensées et à ses œuvres ! Donnez-lui un Eon protecteur qui ne le quitte jamais. *Amen.* »

Sa Grâce prononcera ensuite en tenant dans ses deux mains, les mains liées du consolé, quelques paroles *de secreto*, puis déliera les mains en disant :

« Les Eons délient dans le Plerôme ce que je délie dans ce troisième monde du Kénôme et du vide! Qu'Hélène-Ennoia, qu'Hédonè, que Sophia vous assistent, et soient avec vous. Recevez le baiser mystique ! »

Sa Grâce baisera le consolé sur le front, par deux baisers, en forme de Tau.

Le consolé, agenouillé plus profondément, récitera les premiers versets de l'Evangile de Jean et se relèvera en disant : « Dieu est Amour ! »

Puis, il s'inclinera devant Sa Grâce et sortira silencieusement.

Le Patriarche, demeuré seul, adorera pendant un quart d'heure.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

L'ESPRIT DES RACES JAUNES

LES SEPT ÉLÉMENTS DE L'HOMME

ET LA PATHOGÉNIE CHINOISE

Toute la thérapeutique de l'Extrême-Orient est directement issue des dogmes de la plus ancienne étude. Dans la croyance bouddhique, dans le taoïsme mystique, dans le lointain et métaphysique Yiking, il n'y a qu'une seule et irréductible affirmation sur le septénaire d'éléments premiers qui forment le composé humain. Sous des noms différents, leur nature subsiste identique, et l'universalité de cette croyance épandue a influé sur toutes les sciences d'origine seconde nées aux époques ultérieures, dans les cerveaux faits au module de ce premier et infrangible principe.

Dans une union étroite, qui est un gage de la vérité, se corroborent, à des plans différents, s'étayent et s'entr'aident la science hiératique, la foi populaire et les déterminations physiologiques.

Les Extrêmes-Orientaux ont excellemment vu que

la science de la conservation du corps ne pouvait trouver sa voie qu'en s'éclairant du flambeau allumé par les sciences intellectuelles, et que le premier devoir d'une science expérimentale était de prendre, en principe axiômal, la déduction logique des sciences rationnelles.

Il n'appartient qu'à des présomptueux de vouloir déterminer les vérités du plan spirituel par les sensibilités du plan animique et celles-ci par l'empirisme du plan corporel. Une aussi bizarre opinion provient évidemment d'une acquisition mal coordonnée de concepts, d'un amoncellement incohérent de principes dans un esprit qui éclate à les vouloir contenir tous, d'une pose à faux, en un cerveau de données expérimentales probables, auxquelles la vanité, commune aux imparfaits, prête gratuitement la puissance des évidences ou des démonstrations rationnelles.

La science pure et première doit avoir comme conséquences les différents savoirs que l'homme découvre par la suite, en application, aux degrés différents et aux situations diverses des corps, des principes éternels.

Mais, de même qu'un corollaire ne peut prétendre à régenter le théorème, de même les sciences secondes ne peuvent prétendre à rien sur ou contre les sciences premières ; et, si la physiologie ou la thérapeutique semblent soudain s'insurger contre la métaphysique ou la physiologie, — il n'en faut pas douter un instant, — c'est que l'expérimentale fut mauvaise, et que l'empirisme est à recommencer.

Telle est la base des sciences d'observation de l'Ex-

trême-Orient : il ne faut pas chercher ailleurs la cause du pouvoir physique extraordinaire de ses savants et de la merveilleuse perspicacité de leurs expérimentations.

En pathologie, ils ont fait la plus délicate application et la plus savante interprétation de leurs doctrines. Conscients que les maladies, telles qu'elles nous apparaissent, sont de simples effets ; que les causes de ces maladies dans des organes spéciaux ne sont que des suites immédiates de la cause véritable, ils ont cherché l'origine de tout mal, au plan supérieur, dans l'un des principes essentiels de l'homme, afin de pouvoir, une fois la source morbide découverte, la tarir d'un seul coup par le remède, approprié non plus à la conséquence tangible, mais à la cause primordiale, souvent obscure, toujours cachée.

Et ils ont établi, à ce sujet, les principes d'une science véritablement originale — dont le nom, seul existant en Occident, n'a pour ainsi dire plus de bon sens à nos oreilles — la Pathogénie, qui est, au sens strict du mot, de l'acrotisme nosologique.



En expérimentalisme, disent les Chinois, les simplifications sont plus souvent des mélanges que des réductions et ne conduisent ainsi qu'à la confusion. Voici donc leur théorie :

Le corps (*xuong*, substances organiques) et le sang (*maû*, véhicule de la vie animale) constituent les éléments inférieurs de l'homme. Le *Wun* ou volonté céleste qui tient le composé humain en son intégrité

(se rappeler Paracelse), parcelle divine qui est en nous et l'entendement (*Tinh*) qui est, non pas la faculté de raison, mais la faculté des associations d'idées, constituent les éléments supérieurs. Voilà le *corps* et l'*âme* dont l'union fait l'homme. Or le sang, si pur, si globulé qu'il soit, ne peut servir à entretenir l'existence physique, s'il n'est à la fois agile, chaud et vibrant : l'association d'idées ne peut prendre apparence en notre diction, sans une communication intime avec le corps : il existe donc forcément en nous une faculté de chaleur, de mouvement, de lumière, qui est en dehors de toute physiologie et au-dessous de tout entendement. Cette faculté a trois modalités, de révélation et d'œuvre bien distinctes ; et il convient de lui laisser sa triple détermination, si on ne veut pas errer — en cet invisible et, par suite, difficile domaine, — au moment de la spécialisation.

Or, les éléments supérieurs, venant de la volonté Une et de ses conséquences, ne peuvent être affectés *essentiellement* d'aucun mal.

Or, les éléments *inférieurs* ne peuvent être directement attaqués que par des effluves *extérieurs*, destructifs ou délétères, c'est-à-dire que leurs seules affections ne peuvent se traduire que par une perte de quantité ou un changement de qualité. Les deux seules maladies *essentielles* des inférieurs sont donc la corruption et l'anémie, deux maladies visibles, et dont les prognoses, le traitement et la guérison ne sortent pas de l'empirisme habituel.

Donc, toutes les maladies, qu'elles portent sur l'un quelconque des éléments humains (sauf le septième, qui

est inattaquable et ne peut provoquer qu'un seul état, *la mort subite*, qui n'est pas une maladie, de par la dissociation d'avec les autres éléments) toutes les maladies ont leur cause primordiale en l'un des trois intermédiaires qui réunissent les molécules corporelles aux facultés de l'entendement (lesquelles ne sauraient se toucher dans leur coexistence, sans l'adjuvant de moyens d'un autre plan). Le mouvement, le souffle et la lumière sont donc, à cause même de leur ténuité essentielle, es premiers éléments en butte aux influences morbides, les portes par lesquelles le mal s'introduit dans le composé que nous sommes.

La pathogénie orientale consiste donc, après un diagnostic psychologique, à déterminer, parmi ces portes, celle qui aurait été ouverte ou brisée, afin que la thérapeutique puisse directement la refermer ou la reconstruire.

Ces considérations une fois admises, comme étant des conséquences étroites des psychologies et des métaphysiques, quel raisonnement s'impose ?

C'est dans le cas de la maladie prise à temps dans un corps non atteint de misère physiologique, de négliger l'effet visible, quelque terrifiant qu'il semble, pour remonter à la cause essentielle, cachée, obscure, mais seule efficiente du mal, de et l'attaquer exclusivement. C'est le rejet absolu de tout empirisme expérimental, de toute médication externe, de tous topiques; c'est, dans le domaine pratique, l'exclusion de tous les succédanés, et la réduction de la pharmacopée à quelques principes régénérateurs et révulsifs, d'application adéquate à la découverte des causes détermi-

nantes du mal. C'est la classification de la nosologie en quelques têtes de chapitre spécialisées.

C'est, surtout, la lutte psychique et intellectuelle contre le mal coïncidant et s'alliant intimement avec la lutte matérielle contre la maladie conséquentielle; c'est, après la détermination exacte de l'ingressus morbide dans l'élément humain spécialisé, la tonification, l'exaspération, le réveil, ou, suivant le cas, le ralentissement, la réfrigération, l'appauvrissement dudit élément, en tous cas son retour à son influence coutumière dans le composé humain. C'est le rigide traitement, au plan animique comme au plan corporel, de la cause véritable, c'est la réduction du mal produit dans l'élément principe, la répression du désordre porté dans la localisation physique de ce principe, indépendamment du processus suivi dans les différents organes par le développement de la maladie.

C'est dire que, basée sur les indices d'une pathogénie soigneuse, la thérapeutique n'est plus qu'un corollaire matériel d'une science d'observation psychique; que ce corollaire, à perdre toute son envergure expérimentale, perd en même temps ses chances hasardeuses et ses facilités à l'erreur et que, dégagée de toutes les faussetés que traînent avec elles des observations mal faites, ou des constatations de symptômes étrangers dues à des circonstances extérieures inconnues de l'observateur, la médecine n'est plus qu'une application logique d'une psychologie physiologique d'une considérable valeur, et gagne en précision ce qu'elle semble perdre en initiative.

Il est néanmoins bon d'ajouter que le traitement par

remède direct, à l'exclusion des succédanés, suppose l'emploi des révulsifs et des toxiques les plus puissants, capables de révolutionner l'organisme humain ; que ce traitement implique l'usage, sans aucun lénitif ni tempérament, de quantités déterminées durant des périodes déterminées; il faut ajouter que la puissance de cette médication nécessite, chez tous les autres éléments du composé humain, une force vitale, une énergie suffisante pour résister à son action, et produire des effets réflexes dont bénéficiera l'élément atteint et traité. Il faut donc au sujet force et jeunesse, et de plus une santé générale, qui suppose que le mal a été traité, aussitôt reconnu, ou que la diathèse, en cas d'hérédité, ait été saisie dès l'âge le plus tendre. Nous concluerons donc immédiatement que, si les accidents subits, les affections graves, les cas même désespérés se rencontrent, dans l'application de la pathogénie à la thérapeutique, des chances de guérison véritablement extraordinaires et inconnues aux Occidentaux, au contraire, les malades invétérés, les vieillards, les anémiés et les diathésiques d'ascendance non traitée, sont peu susceptibles de guérison, parce que la thérapeutique n'admet pas ou ignore les succédanés capables d'adoucissement et de soulagement, et que les malades ne supporteraient pas les médications violentes capables seules de refréner le mal.

Qu'une localisation des éléments vitaux semble dès lors nécessaire, cela n'est point douteux ; mais cette localisation — absolument théorique — ne sert, comme point de départ, dans la pathogénie, que comme sert la supposition d'une valeur de x dans la

discussion d'une équation algébrique ; prise à elle seule, la supposition est gratuite et contestable ; mais c'est une base hypothétique nécessaire, d'où part le raisonnement pour suivre la filière des positions possibles, leur assigner des valeurs concordantes, et revenir alors à l'x initial, indéterminé, mais à qui la définition de toutes les valeurs voisines, ne laisse plus qu'une seule place à prendre, qui est sa véritable place. Ainsi a-t-il été raisonné dans la disposition des éléments vitaux à travers les organes ; et faut-il même admettre un renversement normal de l'hypothèse primitive en certains cas psychologiques, physiologiques, ou même pathologiques, dès l'avance prévus : exactement comme, au passage insensible d'une valeur par une ligne du démarcation désignée dans la *courbe des valeurs*, la valeur correspondante de l'inconnue bondit soudain de *plus l'infini* à *moins l'infini*.



Le KHI ou souffle (voir la doctrine des stoïciens), véhicule de la vie générale, est le facteur qui paraît le plus important dans cette organisation, ou, en tous cas, celui dont la valeur quantitative paraît le plus considérable.

Les trois éléments dissolubles étant en potentialité d'animation vitale, les trois éléments immortels étant en potentialité de localisation temporaire, le KHI vient, de sa complexité, enchaîner et réunir des éléments d'essences diverses et de propriétés disparates. En effet, le KHI a ceci de commun avec les dissolubles, qu'il meurt, et ceci de commun avec les immor-

tels, qu'il ne se dissout pas, et qu'il se *réunit*, par une immédiate résurrection, à ces immortels, pour constituer un nouveau mode d'existence. Tel est le mécanisme de la naissance; tel est par inversion le mécanisme de la mort.

Le KHI (souffle de vie) dont l'entrée en jeu cause directement la vie dans l'organisme humain, trouve deux mouvements à déterminer, un dans les supérieurs, un dans les inférieurs ; ces deux mouvements s'appliquent à deux spécialités, l'une physique et matérielle, l'autre hyperphysique et intellectuelle ; ces essences, ces éléments, ces mouvements, consti tuent le jeu de l'organisme, qui s'appelle l'existence humaine normale.

Du côté physique, le KHI, allant droit aux poumons, organes de la combustion et de la régénération des combustibles, atteint le sang, qui se meut, et forme, sous son impulsion, le modus sanguin (inférieur) schématisé sous la forme d'un tourbillon ou d'un plexus.

Du côté psychique, le KHI rencontre l'élément immortel THAN (lumière et conséquentiellement chaleur). Il s'unit immédiatement à lui de la façon la plus indissoluble (cela est naturel, puisque le KHI, sujet aux résurrections, est plus attiré du côté des immortels que du côté des dissolubles) et forme avec lui le nodus psychique, lequel se répand dans tout l'être, mais a sa spéciale localisation dans le cœur : le THAN, quand il est seul, n'est pas localisé. Mais il faut remarquer que l'isolement du THAN est une potentialité, et non un état.

L'un à l'autre réunis, le THAN et le KHI deviennent l'unique THANKHI (fluide ou corps astral); il se répand autour des éléments immortels; il affecte le TINH (association des idées) et y produit le nodus intellectuel, avec localisation passagère dans le cerveau. Je dis « passagère », parce qu'il est admis en Orient qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un cerveau pour avoir des associations d'idées.

Comme il est inutile — et même dangereux, dit le PHANKH OA-TU —, de vouloir affecter le Wun(qui n'est qu'une manifestation(et le lie à des éléments humains, il ne reste qu'à expliquer l'action du mouvement sur les organes tangibles qui forment le « corps » humain.

Or il existe ici une application spéciale du principe de l'Am-duong (1) (principe double, physiologiquement chaud et froid, sec et humide). Une superficielle expérimentation établit que le corps humain, par son dégagement, tant de calorique que d'humeur, participe au double principe.

Toute sécrétion, tout dégagement suppose un mouvement intérieur; d'où le Rein est considéré comme un foyer de mouvement, puisqu'il est secréteur des humidités corporelles; par suite, il sert, dans la marche des éléments inférieurs, comme d'une sorte

---

(1) L'Am-duong, principe double créateur de la métaphysique de FOHI, est le fondement de la philosophie métaphysique chinoise. On en retrouve des applications dans toutes les branches de toutes les sciences, et cette théorie est posée en principe axiomal et quasi divin.

d'intermédiaire. Son nom même l'atteste (THAN-THUY : rein humide). C'est le correspondant à l'AM du principe double.

D'autre part, la chaleur doit avoir aussi son mouvement spécial ; et ce mouvement doit avoir un siège. Le THAN (chaleur) se meut avec le KHI et ne peut commencer son mouvement sans lui ; cependant il a son mouvement propre : donc, par l'analogie chère aux Orientaux, et pour satisfaire au DUONG du principe double, il existe, localisé en face du THANTHUY, un THANHOA (mouvement de la chaleur) lequel attache le THAN au sort du KHI.

Ainsi : entrée normale du KHI : sa division immédiate :une quantité proportionnelle au THAN s'attachant à ce THAN, pour former le nodus psychique ; et ce Psychique actionnant l'intellectuel (localisation : le cœur, le cerveau) ; le reste du KHI actionnant le sang, et formant le nodus corporel (localisation : les poumons), le principe AM-DUONG reliant, par l'AM les inférieurs par un mouvement réactif (localisation : le Rein), et poussant, par le DUONG, le THAN vers sa voie normale (localisation indéfinie : par analogie, on place l'Am dans le rein gauche, et le DUONG dans le rein droit ; mais il n'y a à cela d'autres causes que la raison toute gratuite de l'amour de la symétrie) : telle est la forme de l'action vitale sur le composé humain, en état normal et de bonne santé. Rappelons encore une fois que la localisation physiologique a un point de départ hypothétique, et seulement vraisemblable, dans les spécialisations des différents cas morbides, dont le processus peut changer rationnelle-

ment sa marche ordinaire, et le réduire à la seule valeur d'une pétition de principes.

On voit par là quelle expérience physiologique une telle science exige du thérapeute, au cours de la pratique, et combien un véritable savant des sciences expérimentales, pour diagnostiquer sûrement, doit être un philosophe, plus encore qu'un médecin.

*
* *

Établissons ici le schéma de la vie normale, ainsi que le présage le précédent exposé (1) : on reconnaîtra à la disposition des septéléments, leurs relations respectives dans le composé humain, et leurs tendances, parallèles et de sens contraires : on remarquera l'étroite union du THAN et du KHI, l'indication des influences et la valeur des trois nodus, à l'état de santé. On remarquera enfin (et l'on donne parfois ceci comme preuve que les doctrines chinoises ne sont pas panthéistiques) la solitude de l'élément supérieur, dont la présence lie entre eux les six éléments, mais qui n'est lié à aucun d'eux que par sa volonté propre, et, à l'autre extrémité du composé, on remarquera aussi la situation concordante du dernier élément, qui est affecté par le composé, mais non relié à lui : fait singulier, dont on extrait, en psychologie orientale, les théories les plus audacieuses, l'une d'entre elles étant celle-ci : que l'homme n'a pas besoin, pour vivre, de l'apparence humaine que nous appelons corps.

Ce schéma est l'origine graphique de toute la

(1) Voir la figure du Frontispice.

représentation de la pathogénie. Car, à l'inspection des prognoses d'une maladie, le thérapeute se reportera à ce schéma, et appliquant l'observation expérimentale de telle ou telle souffrance (manque ou pléthore de l'économie organique), on déduira, d'abord, le nodus affecté, puis le Moteur, ou le Calorique, ou le Lumineux, entravé, diminué, ou augmenté, puis l'entrée morbide originelle, enfin l'élément du composé humain qui se trouve spécialement attaqué. Et, de cette longue inspection psychologique, découle seulement son diagnostic, lequel sera souvent différent de celui qu'il aurait donné au seul examen superficiel des prognoses.

Tous les états normaux de la vie humaine sont ainsi réduisibles en schémas, presque toujours concordants avec les données empiriques. La règle pour les établir est analogue à celle par laquelle on établit les schémas morbides. Partant du schéma de la Vie, on observe, au moyen des symptomes, la caractéristique du nouvel état normal, par où passe le composé humain. On observe l'élément spécialement intéressé par le changement d'état, celui dont les fonctions deviennent différentes, par ralentissement, diminution, ou augmentation. La logique conduit, par analogie, à l'impression éprouvée par l'élément et par les moteurs correspondants: une déduction stricte mène à l'immédiate conséquence dans l'organisme général. Et, si la conséquence est bien déduite, le schéma doit la traduire, sans aucune restriction, dans un graphique, non pas symbolique, mais directement commentateur.

Etablissons dès lors, sur les mêmes raisonnements, les schémas des deux états normaux de l'homme sain, en dehors de l'état de vie habituelle, l'état de sommeil, et l'état de mort.

MoGd

(*A suivre*).

PARACELSE

et ses quatorze livres des paragraphes

Nous avons donné antérieurement ici même (1): l'Abrégé *de la préparation des médicaments* de Paracelse; aujourd'hui nous commençons la publication des XIV livres des Paragraphes du même Hermétiste.

Paracelse, que bien des médecins modernes ont copié sciemment ou inconsciemment, est souvent traité de fumiste par des personnalités qui ne le connaissent que très superficiellement. Or c'est précisément le contraire qui est la vérité. Ce sont bien plutôt nos modernes microbiculteurs qui se montrent parfois de véritables fumistes; on s'en apperçevra certainement dans un avenir prochain.

Par suite de nos travaux, nous avons été amené à nous occuper des microbes, des virus et des vaccins (2),

(1) Voir l'*Initiation*, nº de Février de la présente année 1894.

(2) Nous avons dû étudier ces questions à cause d'un volume sur *la Vivisection*; Paris, Chamuel, éditeur, 1894.

et nous sommes arrivés à des conclusions très pénibles en ce qui touche au plus grand Microbiculteur contemporain.

Ces mêmes études nous ont amené à compulser l'œuvre gigantesque et géniale de Paracelse, et, si ces études nous ont pris beaucoup de temps, elles nous ont aussi donné une forte conviction, à savoir que Paracelse a été un des plus grands génies qui ont existé, et que déjà à son époque, il possédait quantité de connaissances que nos savants modernes ont à peine effleuré dans ces dernières années.

Mais combien sont encore ignorées et ne seront peut-être exhumées que dans un avenir éloigné ?

Parcelse était d'une modestie relative, aussi ne pouvait-il suporter les *faiseurs* de son temps ; mais en revanche, il estimait beaucoup les médecins Spagiriste (Hermétistes, Alchimistes), qui, dit-il « ne sont pas paresseux comme les autres. Ils ne sont pas habillés de beaux velours de belle soie ou de taffetas, ils ne portent pas des bagues d'or aux doigts, ni aux mains des gants blancs ; mais les médecins spagiriques attendent avec patience, jour et nuit, le résultat de leurs travaux. Ils ne fréquentent pas les lieux publics mais il passent leur temps dans leur laboratoire. Ils portent des culottes de peau avec un tablier de peau, sur lequel ils essuyent très souvent leurs mains. Ils ne craignent pas de mettre leurs doigts dans le charbon et dans les ordures ; aussi sont-ils aussi noirs et aussi enfumés que des charbonniers et des forgerons. Ils parlent généralement peu et ne vantent pas leurs médicaments, sachant parfaitement

que c'est à l'œuvre que l'on reconnaît l'artisan. »

Mais si Paracelse fait l'éloge des médecins spagiristes, il s'élève d'un autre côté avec beaucoup de véhémence contre les apothicaires qu'il traite de véritables empoisonneurs ; il faut lire avec quelle verve il flagelle ces faiseurs de drogue dans son admirable *Discours sur l'Alchimie* qui est le *Troisième Fondement de la médecine Paracelsique*.

C'est dans ce Discours qu'après avoir donné des notions claires et précises sur sa méthode et après avoir raconté toutes les misères qui lui ont été faites pendant sa vie, Paracelse ajoute qu'après sa mort, on lui rendra justice ; voici en quels termes : « Je vous expliquerai et éclairerai tellement la chose que jusqu'à la fin du monde, mes écrits demeureront et subsisteront comme très vrai, quant à vos écrits (ceux de ses adversaires) on les reconnaîtra toujours comme remplis de fiel de venin et de couleuvre et seront odieux aux hommes, de même qu'aux crapauds.

« Non, non, je ne veux pas que vous tombiez en un jour, ni que vous soyez renversés dans un an. Mais, après un laps de temps, vous serez contraints vous-mêmes de découvrir et de mettre à nu votre honte et vos turpitudes ; alors le crible vous aura bien purgé : « Je ferai, je ferai beaucoup plus contre vous après ma mort, que durant mon existence. » Et bien que vous dévoriez mon corps par vos injures et vos invectives, vous ne rongerez rien que le cadavre, mais l'esprit dépouillé du corps combattra contre vous. »

Cette prophétie du grand Alchimiste s'est entière-

ment réalisée. Encore de nos jours, on copie en effet les procédées de Paracelse, comme nous allons voir, et l'on y puise des pratiques qu'il a condamnées.

Ainsi le Dr Constantin Paul, inventeur de la cérébrine, n'a trouvé son procédé que grâce aux travaux de Paracelse, de même que les métallothérapeutes modernes, si nombreux aujourd'hui, ne font que reproduire en partie les travaux de Paracelse, et la médecine métallique des braves alchimistes du moyen âge.

Ainsi Paracelse a parfaitement admis que tout être (et même le minéral) possède en lui-même un esprit de vie (l'*archée,* le *fluide vital des modernes*) capable d'agir sur notre propre énergie, sur notre volonté. D'après le grand hermétiste, l'or était pour ainsi dire une concrétion matérielle de la force vitale, l'argent un calmant, c'est pourquoi c'est un métal lunaire (la lune représentant la passivité). D'après Paracelse, l'étain agit sur les intestins ; le zinc sur les articulations, l'antimoine sur la poitrine, et ainsi de suite. En résumé, tout être et même le métal peut nous communiquer de sa force vitale, qui se dégage comme une buée, une vapeur, un gaz, une *aura*, autour de lui.

Paracelse avait pressenti parfaitement le magnétisme ; les pèlerinages chrétiens à Lourdes et en d'autres lieux avaient été également préssentis, car les guérisons miraculeuses (si miracle il y a) ne sont autres que la guérison par la foi de Paracelse, laquelle n'est en somme que la guérison par auto-suggestion.

Et MM. les Homéopathes, ne sont-ils pas les dis-

ciples de Paracelse ? Il ne guérissait pas par le *similia similibus*, il n'employait le remède que comme véhicule de la santé, car, disait-il, « ce n'est pas le remède qui contrecarre la maladie, mais seulement la santé, et celle-ci se sert du remède comme moyen de vaincre la maladie ».

Ce qui démontre indirectement que ce n'est pas tant la *quantité* du remède qu'il faut envisager, mais bien plutôt son mode d'action. De là dérive toute la médecine homéopathique, dosimétrique, de Mattei, etc. Par là aussi on peut expliquer l'effet des remèdes par suggestion.

Par ce que nous venons de voir, nos médecins n'ont pas tous dédaigné Paracelse, le grand persécuté des Ecoles de son temps, de ce que nous nommons aujourd'hui l'ACADÉMIE.

Ce qui prouve encore que nos modernes médecins n'ont pas tous dédaigné Paracelse, c'est que beaucoup l'ont copié, mal quelquefois, nous le reconnaissons volontiers.

Nous avons parlé du Dr Constantin Paul, inventeur de la cérébrine ; mais le Dr Baraduc, auteur d'un livre sur le *Fluide vital* n'a que réédité, pour ainsi dire, l'*Esprit de vie de* Paracelse. Ce médecin est parvenu à mesurer à l'aide d'un instrument l'*aspir* et le *respir* de cet esprit de vie de Paracelse, de la force vitale, ou force neurique, du fluide vital de nos modernes physiologistes. Louis Lucas l'avait connu, cet esprit de vie ; c'est celui-là même que le docteur Robin, si je ne me trompe, a dénommé « tension énormon », d'après Hippocrate.

Le Dr Barth de Montpellier et le Dr Chauffour ont également étudié ce fluide vital, dont le Dr Baraduc est parvenu à chiffrer le Dynamisme ou mieux la Dynamique.

Brown-Séquard qui vient de mourir, avec ses injections de liquides testiculaires, orchidiques, enfin nerveux (3e édition) n'a fait que reproduire une expérience de Paracelse ; seulement Brown-Séquard a fait, sans s'en douter de la magie noire. Il a eu beau changer le nom de ses drogues pour ne pas effaroucher les esprits pudibonds, il a eu beau la dénommer en 3e édition *liquides nerveux*, ces liquides n'en sont pas moins tirés des testicules de certains animaux.

C'est donc par assimilation des forces génératrices que le Dr Brown prétend donner et donne en effet, pendant un certain temps, des forces à des vieillards décrépits.

On retrouve dans d'anciens grimoires de magie noire la description de ce procédé ; on y précise même la manière de se procurer les liquides et l'endroit précis où on doit les prendre.

La Montespan fit absorber de ces liquides *orchidiques* à Louis XIV (1) afin de fixer sur elle les amours de ce roi volage. — Le procédé était, dit-on, de l'abbé Le Sage, de la Voisin et de la Brinvilliers. C'était du reste, la bonne époque, pendant laquelle on rajeunissait les amants et où l'on se débarrassait aussi des maris qui manquaient de.... complaisance.

E. B.

---

(1) Voir à ce sujet : *La Chronique de l'œil de bœuf* de Touchard-Lafosse. 4 vol in-12, Paris, 1842.

LES XIV LIVRES

DES PARAGRAPHES

DE PHILIPPE THÉOPHRASTE PARACELSE

Très excellent philosophe et docteur en l'une et l'autre médecine

AVEC UNE

ÉPITRE

DE THÉOPHILE PARACELSE BOMBAST

Docteur en l'une et l'autre médecine et Professeur aux amateurs de l'art

D. S.

TRADUITS DU LATIN ET COMMENTÉS

Par

Ernest BOSC

AVEC UNE PRÉFACE DU MÊME AUTEUR

ÉPITRE

De tous les arts, la médecine seule a été estimée (à cause de son utilité) par tous les auteurs divins ou profanes, comme un gage divin envoyé aux hommes par le ciel. Néanmoins, il y a aujourd'hui fort peu de docteurs qui la traitent et l'exercent utilement et d'une manière heureuse.

Aussi me suis-je proposé de la ramener aux termes élogieux qu'elle mérite, en l'expurgeant de grandes erreurs qu'elle a encore et de la barbarie où elle est plongée ; et cela bien que nous ne soyons astreints ni obligés de suivre les préceptes des anciens, mais bien plutôt parce que nous avons trouvé des indications naturelles d'une part et que d'un autre côté, des idées nous sont venues par suite de notre propre jugement et notre longue pratique. Qui ne sait aujourd'hui que grand nombre de docteurs en ce siècle ne se sont lourdement trompés et n'ont commis des fautes irréparables au plus grand détriment des pauvres malades ? Et ils ont été induits en erreur pour s'être trop strictement tenus aux écrits d'Hippocrate et de Galien, comme si ceux-ci avait rendu des oracles tels que ceux qu'on rend sur le trépied d'Apollon et dont il ne faut s'écarter ni se départir de l'épaisseur d'un cheveu.

Or, à l'École de ces auteurs, il en sort comme il plaît à Dieu des docteurs très riches et bien mis, mais non des médecins. Le véritable médecin ne l'est pas par son éloquence, par la science des langues, ni la lecture des livres (bien que tout cela ne soit pas

inutile) ; mais il est véritable médecin par la profonde connaissance des choses et des secrets de la nature, qui à elle seule peut tout remplacer. L'orateur doit savoir parler et être éloquent afin de persuader et amener à son avis le juge ; mais le propre du médecin est de connaître et discerner parfaitement le genre des maladies, leur causes et leurs symptômes ; puis ensuite, aidé par son talent et sa sagacité, appliquer aux maladies les remèdes nécessaires et traiter chacune d'elles selon les nécessités qu'elle réclame.

Au reste, afin de dire en peu de mots la manière d'enseigner, je dirai premièrement en ce qui me concerne. Ayant été invités par Messieurs de Bâle par des avances considérables et honorables, je vais lire et interpréter en public, et cela deux heures par jour, avec diligence et pour le plus grand profit des auditeurs, les livres de médecine active et théorique, ceux de physique et de chirurgie dont je suis auteur ; mais pas de la façon des autres, qui prennent de-ci de-là dans les leçons d'Hippocrate et de Galien ; mais instruit par l'expérience propre qui est la souveraine maîtresse des choses et par les travaux que j'ai appris pendant ma vie. Et si j'ai à faire mes preuves, c'est par expérience et par raison que je les ferai et non en m'appuyant sur des auteurs.

C'est pourquoi, mes bons et fidèles lecteurs, si quelques-uns parmi vous prennent plaisir aux mystères de l'art d'Apollon, qu'ils les aiment et en fasse cas, s'ils désirent être instruits et savants en peu de temps sur ce qui concerne cette belle science ; qu'ils dirigent leurs pas sur le chemin de Bâle et ils y trouveront des grandes

choses que je ne puis décrire ici, en si petit discours. Mais, afin que notre dessein soit clairement notifié à nos écoliers et à nos disciples, je ne dois pas cacher que nous n'imitons en rien les anciens médecins, en ce qui concerne les complexions et les humeurs, qui eux maintiennent à tort que toutes les maladies doivent être attribuées à celles-ci. D'où vient donc qu'aucun ou du moins très peu de ces docteurs ne peuvent aujourd'hui connaître exactement la cause des maladies ni leurs jours critiques ? Ceci dit en passant doit suffire. Je vous permets cependant de ne pas juger témérairement de tout ceci avant d'avoir entendu Théophraste. Adieu et prenez en bonne part notre dessein de vouloir restaurer la véritable médecine. — Donné à Bâle au mois de juin l'an 1527.

Avant d'entamer l'étude des *Paragraphes*, nous devons dire que Paracelse a donné ce titre à son livre par imitation des jurisconsultes de son temps. Etant professeur public à l'université de Bâle, Paracelse dictait ses leçons par paragraphes à ses auditeurs, à ses disciples, puis il pouvait ainsi les expliquer et les commenter plus facilement.

Il professait, comme c'était alors l'usage, en latin et en allemand.

LIVRE I

Des maladies dissolues ou Flux

CHAPITRE PREMIER

PARAGRAPHE I. — Tout ce qui est parfait et entier est envoyé par l'estomac indigeste ; cela est la maladie

dissolue (ce qu'on nomme autrement une sorte de Flux), et ce qui est parfait, dégénère ou devient imparfait, c'est la matière crue des choses préparées (de ce qui est dissous) ; l'estomac en est le centre, l'issue ou sortie a lieu par le fondement, par le vomissement et par la vessie.

Commentaire. — Paracelse nomme maladie dissolue tout ce que l'estomac rejette ou ce qui a été incomplètement digéré ; dans ce cas l'expulsion peut avoir lieu de trois manières : par le siège, le vomissement ou la vessie, d'où trois espèces de maladies : indigestion, dysenterie et dysurie.

Paragraphe II. — Cette maladie est de la dissolution, parce qu'elle est dissoute en la première opération. La dissolution et putréfaction sont une seule maladie engendrée par les bonnes viandes.

Commentaire. — Dans ce paragraphe, Paracelse expose l'origine du mal ; il dit que la dissolution est de deux sortes : elle provient de l'estomac ou de l'ingestion des minéraux.

Paragraphe III. — Voici la définition de ce mal. Il y a trois maladies de la première espèce de flux : le blanc, le rouge et le laxe. Et encore trois autres maladies de flux par l'urine, à savoir : l'urine sanguinolente, l'urine laiteuse et l'urine aqueuse ou mandragorée. Et trois sortes de maladies dissolues par le vomissement, à savoir : le vomissement qui est digéré, le vomissement fréquent, et celui qui vient du haut ou du thorax.

Commentaire. — Ce paragraphe est intelligible par lui-même, ce qui nous dispense de l'expliquer.

Paragraphe IV. — Les effets du mal dissolu et sa malignité sont ses accidents : il y en a quatre aux flux de ventre : la colique, les torsions ou tranchées, les douleurs de la sciatique et de l'épine dorsale : trois pour l'urine, la dysurie, la strangurie et la laxe. Et trois par le vomissement, le fiel, la liqueur et le sanglot.

Commentaire. — Dans ce paragraphe, Paracelse donne les symptômes des maladies et les issues qui servent à leur expulsion. Les déjections alvines rejetées, déjections qui n'ont pas été complètement digérées, donnent la colique, les tranchées, des douleurs sciatiques et de l'inflammation à l'épine dorsale. Si, au contraire, l'expulsion se fait par l'urine, le malade a la dysurie, la strangurie ou la *laxe*, c'est-à-dire émission involontaire d'urine.

Paragraphe V. — Des signes de vie, de santé et de mort au mal de flux. — Il faut tenir ceci pour les signes de la vie à savoir : que si par la propre disposition du malade, les excréments deviennent épais et mieux liés, sans tranchées et sans vomissements, c'est le commencement de la restauration et de bonne santé et s'ils fluent aux intestins étant plus laxes, c'est encore un signe de santé grâce aux remèdes. Mais s'il survient un tremblement particulier ou quelque mouvement de fièvre avec accident paralytique et les yeux larmoyants, ce sont là de très dangereux signes de mort. Et on reconnaît que celle-ci est d'autant plus rapprochée aux signes suivants: crispation de la bouche, bourdonnement ou tintement des oreilles, yeux larmoyants, langue embarrassée, bégaiement.

Pas n'est besoin ici de commentaires.

Paragraphe VI. — De la cure de cette maladie. — La cure de ces maladies doit être fondue sur une seule intention ; à savoir que la matière soit coagulée par choses propres et assignées.

Commentaires. — Que signifie cette expression : « A savoir que la matière soit coagulée par choses propres et assignées ? »

Ceci veut dire que par l'art Spagirique (l'art de guérir) on doit séparer le pur de l'impur ; ainsi les aliments ont la vertu de *coaguler* ce qui est *dissous*, car par ce moyen l'estomac, dont l'archée (diraient les spagiristes) est réconfortée, peut digérer tous les aliments, ce qui est la guérison. — Pour obtenir cette guérison, Paracelse conseille dans d'autres de ses ouvrages d'employer les *arcanes* ou remèdes secrets qui opèrent très promptement. — Il applique dans ce cas *l'huile d'or* qui est le remède souverain (premier et dernier dit-il) pour obtenir cette guérison.

A la suite du paragraphe vi, Paracelse donne diverses formules pour guérir ou du moins pour *coaguler*. Dans l'une de ces formules il parle du *sang de tragon*, que d'aucuns ont interprété sang de Dragon, ce qui est faux et de *liqueur de chair*.

Paracelse appelle *sang de tragon* les scories de charbon produites sous le soufflet de la forge. Il dénomme *liqueur de chair* ce que nous nommons sans doute *consommé*, qui de son temps se faisait au bain-marie, comme du reste se fait aujourd'hui celui qui est préparé dans de petites marmites en étain.

Ce qui nous fait supposer que cette liqueur de chair

se faisait ainsi, c'est que nous lisons dans certains alchimistes : « Les liqueurs de chair se font commodément en un double vaisseau assez cognue des bons chimistes. »

Paracelse dans la dysenterie tenace qui peut devenir chronique emploie un remède plus énergique : il recommande le laudanum contre le flux de sang désespéré et autre flux.

Chapitre II

Des maladies dissolues des minéraux.

Paragraphe I. — La maladie dissolue des minéraux prend son origine des trois corps, l'accident et le temps ; mais la cause est de trois principes.

Commentaires. — Les minéraux en question originaires de trois corps sont les sels *entaliques* (1), alumineux et nitreux. Le temps qu'il faut pour accomplir cette dissolution est nommée par Paracelse *accident*; quant à la cause productrice, il l'attribue aux sels, au soufre et à la liqueur, mais principalement aux sels.

Paragraphe II. — Tout ce qui descend de sa forme et de sa substance a une vertu expulsive propre et particulière.

Commentaires. — Divers sels ont des propriétés expulsives, l'alumine, ce que les anciens alchimistes nommaient entali (alun de plume) et le nitre ou

(1) Nous avons employé le terme ancien entaliques dérivé du terme Hérmétique : Entali ou alun de plume en chimie moderne.

nitrate de potasse; le premier opère par vomissements le second par le ventre et le troisième par les urines.

PARAGRAPHE III. — *De la cure des espèces de flux.* — La cure du mal dissolu minéral relève de la coagulation, car tout arcane coagulé est essence et relève de la médecine essentielle.

COMMENTAIRES. — Ce paragraphe nous paraît assez obscur, nous croyons qu'il signifie qu'on ne peut guérir le flux qu'en coagulant tous les sels dissous; qu'ensuite il faut extraire les remèdes des *arcanes* (1) et de l'essence même des choses, car des remèdes essentiels constituent seuls la *médecine essentielle.*

LIVRE SECOND

Des maladies des vers

PARAGRAPHE I. — La génération des vers a trois principes : le premier relève des aliments ; le deuxième des minéraux et le troisième des choses élémentaires.

COMMENTAIRES. — Ce paragraphe se comprend très bien; d'après Paracelse, les vers ne peuvent provenir que des aliments ou des minéraux ou des *choses élémentées*, c'est-à-dire qui proviennent des éléments: eau, air, etc. — Nous n'insisterons pas, car les paragraphes suivants expliquent ce premier.

PARAGRAPHE II. — Du premier principe, il y a trois genres: le cru, le chyleux et l'excrémentiel.

---

(1) Nous savons que par Arcanes ou secrets il faut entendre les préparations pharmaceutiques (métalliques, minérales, végétales).

Du second principe cinq genres : les veines, la concavité, la moelle, les intestins et la région des membres.

Du troisième principe il a quatre autres genres : la putréfaction, l'aqueux, le chaos et la calidité (chaleur).

COMMENTAIRE. — Ce sont là des foyers de germination des vers ; Paracelse n'est pas pour la génération spontanée, tout provient d'un œuf ou sperme ; la suite des paragraphes prouvera ce que nous venons d'avancer.

Le sperme naturel est celui duquel les choses de nature ont leur origine : Le monstrueux est celui qui se produit contre nature » (ou seconde génération d'après Paracelse ; comme les vers par exemple, lesquels ne naissent pas tous de putréfaction, mais du sperme, qui est aussi contenu en la putréfaction).

« Ce sperme est monstreux qui produit en l'homme tous les vers putrides et même dans le bois et dans les fruits. Aux femmes qui n'ont pas été bien purgées en leur accouchement, le ventre s'enfle et grossit derechef par le sperme monstrueux, dont l'on peut indiquer une génération nouvelle de quelques maladies. L'on voit aussi qu'un cadavre ou corps de l'homme mort, aussitôt après les vers s'y engendrent par le sperme monstrueux. »

PARAGRAPHE III. — Toute chose crue est créée par la seconde génération ; et là où il y a génération, là est double sperme à savoir de la chose et de la semence. De là, il est naturel qu'en tout sperme il y a une semence monstrueuse ou matière de semence monstrueuses.

Commentaire. — Nous avons longtemps cherché ce que pouvaient être une semence monstrueuse ou une matière de semence et, dans un vieux commentateur de Paracelse, voici ce que nous trouvons à ce sujet : « Tout ce qui est engendré est nécessairement produit du sperme, auquel il y a vie, d'autant que sans sperme rien ne peut exister. Or tout sperme est double, car il est naturel et monstrueux, ce qui veut dire contre nature. Et bien qu'il provienne du sperme naturel, il est cependant réputé monstrueux. Comme le bois et autres choses naturelles sont engendrés par semence, mais les vers qui naissent dans le bois sont de semences monstrueuses, ce qui établit une double génération naturelle et monstrueuse. Or tout sperme aux choses sensitives contient en soi un autre sperme, qui est monstrueux et peut procréer quelque chose de semblable à lui.

Paragraphe IV. — Parmi les choses dites précédemment, on doit comprendre le bois qui est fait de sperme ; donc, en toutes semences, il y a deux générations, l'une naturelle et l'autre monstrueuse.

Observation. — Comme on voit, Paracelse tient à son idée : pour lui deux semences, l'une naturelle, l'autre monstrueuse, d'où génération naturelle ou propre et génération monstrueuse ou hétérogène.

Paragraphe V. — En outre il y a lieu de remarquer ici que le sperme exalté est fixe ; avec son corps mort, il acquiert une vertu sensitive, et d'un corps insensible il prend un corps sensitif, ce qui est démontré par les éléments ; car la génération des mouches provient de l'air, celle des lézards de la

terre, celles des araignées du feu, et celle des serpents de l'eau ; quant à la génération des puces, elle provient des minéraux.

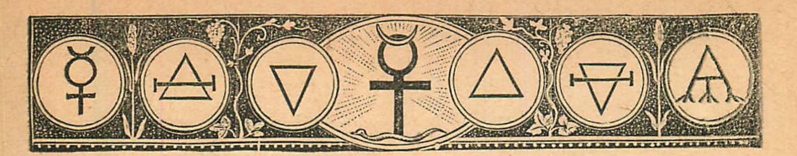
Commentaire. — Tout, de même que le sperme naturel, porte en soi sa vie propre et aussi une vie pour des parasitaires ; nous pouvons admettre que les mouches naissent de certains miasmes de l'air ; mais les lézards de la terre, des araignées du feu et les puces des minéraux, tout cela nous paraît inexplicable.

Paragraphe VI. — Abordons maintenant la guérison de ce mal. Il faut que les médicaments externes soient les uns et les autres de même qualité. On peut donc dire que l'espèce intrinsèque des vers peut être expulsée par un remède externe ; mais il est encore nécessaire de connaître fort bien la manière dont agit le venin ; et enfin savoir que tout médicament qui tue les vers est un venin (ou poison).

Commentaire. — D'après Paracelse, toutes les purgations qui ne peuvent tuer les vers sont absolument inutiles. Il ajoute que tous les remèdes (externes ou internes) doivent être de même nature ; et qu'il y a lieu d'observer que les médicaments qui font mourir les vers hors du corps peuvent les faire mourir à l'intérieur du corps ; il est donc nécessaire de les expérimenter avant de les faire prendre intérieurement en traitement.

(A suivre.)

Ernest Bosc.



PARTIE LITTÉRAIRE

AIMER

I

Aimer, c'est se créer un idéal sur terre
Et devenir poète en y pensant toujours ;
C'est rêver un bonheur qu'aucun regret n'altère
Et dont l'effet du temps n'interrompt pas le cours.

Tout homme en concevant cet idéal suprême,
Si troublant et si doux qui sera son vainqueur,
Y met, sans le savoir, un reflet de lui-même,
Un peu de son esprit et beaucoup de son cœur.

L'amour présente autant de formes que la vie
Et sous plus d'un aspect se révèle à nos yeux :
C'est une passion par les sens asservie,
C'est un élan de l'âme en souvenir des cieux.

II

Puissante est la Beauté dans sa splendeur sereine,
Et les plus orgueilleux s'inclinent sur ses pas;
Inspirés par l'amour, ils en font une reine
Aux ordres de laquelle on ne résiste pas.

Séduisante est la Grâce avec son charme étrange
Impossible à décrire et si mystérieux;
L'amour lui met au front une auréole d'ange
Et donne à ses attraits un éclat radieux.

Le Génie a des droits qu'on ne peut méconnaître
Aux nobles sentiments répondant à sa voix;
Il fait penser, il plaît, il nous domine en maître,
Et l'amour, en son nom, nous impose ses lois.

III

L'amour est Souverain; il dompte les rebelles.
Beauté, Noblesse et Grâce ont leurs amants épris,
Et chacun de ceux-ci, parmi ces Immortelles,
Choisit le type aimé qu'il a le mieux compris.

Quelle est de l'amour vrai la forme la plus pure?
L'union de deux cœurs dans une même foi,
Connaissant leurs accords de vie et de nature
Et qui se disent nous, *quand d'autres disent* moi.

Celle dont on bénit les forces protectrices
A chaque heure du jour, et qui nous rend meilleur,
Celle où l'on se soumet à tous les sacrifices
Pour s'offrir l'un à l'autre un instant de bonheur:

J. de TALLENAY.

CHANT D'AMOUR

C'est le chant de l'amour qui dans l'or de l'été
Effeuille son poème unissant joie et larme.
C'est le chant de l'amour dont le cœur a tinté
Qui soupire et s'éteint dans le bois enchanté
C'est le chant de beauté, de parfum et de charme.

Chant d'amour, luis encor, fais briller ton soleil,
Sur le linceul des jours de l'âme désolée,
Ranime de ta vie en la mort du sommeil,
Cette âme qui vivait de ton rêve vermeil,
Qui te donnait sa foi sous tes pas envolée.

O chant d'amour, reviens réchauffer dans ton sein,
Ce cœur bercé par toi d'espérance immortelle,
Si tu n'es que fusée et tombe dans la main
En cendre, dis pourquoi l'écho de tout chemin

Te répète menteur, te répète fidèle ?
Chut ! C'est le chant d'amour qui soupire et qui meurt,
Quoi ? Jamais étiez-vous fleurs que l'oubli vient
[prendre ?

Et mes yeux se levant regardent mon bonheur
Et mon désir passé, sans regret, sans douleur,
Est-ce donc le réveil ? et la nuit va descendre.

OLGA DE BESOBRAZOFF.
Saint-Germain, villa Médicis.

LA MAISON HANTÉE

PREMIÈRE TRADUCTION FRANÇAISE

par JEAN TABRIS

J'atteignis la maison, je frappai, et mon domestique ouvrit avec un sourire joyeux.

« Tout va bien, Monsieur, et tout est très satisfaisant. »

« Oh! » dis-je, un peu désappointé; « n'avez-vous vu ou entendu rien de remarquable ? »

« Eh bien, monsieur, je dois avouer que j'ai entendu quelque chose de bizarre. »

« Quoi? — quoi? »

« Le bruit de pas légers derrière moi; et, une fois ou deux, de faibles sons comme des murmures près de mon oreille — rien de plus. »

« N'avez-vous pas eu peur? »

« Moi! pas le moins du monde, monsieur; » et le regard hardi de cet homme me rassura sur ce point; quoi qu'il arrivât, il ne m'abandonnerait pas.

Nous étions dans le hall, la porte d'entrée fermée, et mon attention fut alors attirée vers mon chien. Il s'était d'abord élancé avec assez d'ardeur, puis avait rampé vers la porte, et il grattait et gémissait pour sortir. Je lui caressai la tête, je l'encourageai doucement et le chien sembla alors s'arranger de la situation et suivit F... et moi à travers la maison, mais en restant sur mes talons au lieu d'avancer avec

curiosité, ce qui était son habitude ordinaire et normale dans tous les lieux extraordinaires. Nous visitâmes d'abord les appartements souterrains, la cuisine et les autres pièces de service, et spécialement les caves, dans la dernière desquelles il y avait deux ou trois bouteilles de vin gisant dans un coffre, couvertes de toiles d'araignées, et qui évidemment, selon toute apparence, n'avaient pas été dérangées depuis bien des années. Il était clair que les fantômes n'étaient pas des buveurs de vin. Quant au reste, nous ne découvrîmes rien d'intéressant. Il y avait derrière la maison une sombre petite cour entourée de murs très élevés. Les pierres de cette cour étaient très humides et, soit que le sol fût couvert d'humidité ou de poussière et de noir de fumée, nos pieds laissaient une légère empreinte derrière nous. Et alors se produisit le premier phénomène étrange dont je fus témoin dans cet étrange séjour. Je vis, juste devant moi, l'empreinte d'un pied qui se forma d'elle-même. Je m'arrêtai, je saisis mon domestique par le bras et la lui montrai. Devant cette empreinte de pied, soudain s'en forma une autre. Tous deux nous la vîmes. Je me dirigeai rapidement vers cet endroit; l'empreinte s'avançait devant moi, une petite empreinte, celle d'un pied d'enfant. L'impression était trop légère pour distinguer complètement la forme, mais elle nous sembla à tous deux être celle d'un pied nu. Ce phénomène cessa lorsque nous arrivâmes au mur opposé et ne se répéta pas au retour. Nous remontâmes, nous entrâmes dans les chambres du rez-de-chaussée, qui se composaient d'une salle à manger, d'un petit sa-

lon, et d'une troisième chambre encore plus petite destinée à un valet de pied — toutes silencieuses comme la mort. Nous visitâmes alors les salons qui nous semblèrent frais et neufs. Dans la pièce de devant, je pris un fauteuil. F... plaça sur la table le chandelier avec lequel il nous avait éclairés. Je lui dis de fermer la porte. Comme il se tournait pour exécuter mon ordre, une chaise en face de moi s'éloigna du mur vivement et sans bruit, et tomba à environ un *yard* de ma propre chaise, juste devant elle.

« Eh ! voici qui est mieux que les tables tournantes, » dis-je, avec un demi-sourire ; et, comme je riais, mon chien tourna la tête et hurla.

F..., en revenant, n'avait pas remarqué le mouvement de la chaise. Il s'occupa alors de tranquilliser le chien. Je continuai de regarder la chaise, et, à mon étonnement, je vis dessus le contour vaporeux bleu pâle d'une forme humaine, mais un contour si indistinct que je pouvais seulement soupçonner la réalité de ma propre vision. Le chien était maintenant tranquille. « Remettez cette chaise en face de moi, » dis-je à F... ; placez-la le dos au mur. »

F... obéit. « Etait-ce vous, Monsieur ? » dit-il, se retournant brusquement.

« Moi ! — Quoi ? »

« Eh ! quelque chose m'a frappé. J'ai senti le coup vivement sur mon épaule — juste ici. »

« Non, » dis-je. « Mais nous avons ici des jongleurs, et, quoique nous ne puissions pas découvrir leurs traces, nous les atteindrons avant que nous ne les ayons effrayés. »

Nous ne restâmes pas longtemps dans les salons — le fait est qu'il s'y dégageait tant d'humidité et de froid, que j'étais charmé de me mettre auprès du feu. Nous fermâmes à clef les portes des salons — précaution que, soit dit en passant, nous avions prises dans toutes les chambres que nous avions visitées au-dessous. La chambre à coucher que mon domestique m'avait choisie était la meilleure de l'étage — une vaste pièce à deux fenêtres donnant sur la rue. Le lit à colonnes, qui occupait un espace peu considérable, était vis-à-vis le feu qui flambait clair et brillant ; une porte dans la mur à gauche, entre le lit et la fenêtre, communiquait avec la chambre que mon domestique s'était réservée. Cette dernière était une petite pièce avec un petit canapé-lit, et n'avait aucune communication avec le palier — aucune autre porte que celle conduisant à la chambre à coucher que je devais occuper. De l'autre côté de la cheminée se trouvait une armoire sans serrure, à fleur du mur, et tapissée du même papier brun sombre. Nous examinâmes ces armoires — dedans, des crochets pour suspendre des vêtements féminins — pas autre chose ; — nous sondâmes les murs évidemment massifs — les murs extérieurs de la construction. Ayant terminé l'inspection de ces chambres, m'étant chauffé quelques instants, et ayant allumé mon cigare, j'allai encore en avant, toujours accompagné de F..., compléter ma reconnaissance. Sur le palier, il y avait une porte ; elle était hermétiquement fermée. « Monsieur, » dit mon domestique, fort surpris, « j'ai ouvert cette porte avec toutes les autres lorsque je suis arrivé tout d'abord ;

elle ne peut pas s'être fermée de l'intérieur, car... »

Avant qu'il eût achevé sa phrase, la porte, qu'aucun de nous ne touchait alors, s'ouvrit doucement d'elle-même. Nous échangeâmes un coup d'œil rapide. Nous eûmes la même pensée — quelque force humaine pouvait être cachée ici. Je m'y précipitai le premier, mon domestique me suivit. Une chambre petite, morne, lugubre, sans mobilier — quelques boîtes vides et quelques paniers dans un coin — pas même de foyer — pas d'autre porte que celle par laquelle nous étions entrés — pas de tapis sur le parquet, et le parquet semblait très vieux, raboteux, rongé par les vers, réparé çà et là, comme le révélaient des pièces plus blanches sur le bois; mais aucun être vivant, ni aucune place visible où un être vivant eût pu être caché. Tandis que nous jetions un regard circulaire autour de nous, la porte par laquelle nous étions entrés se ferma aussi doucement qu'elle s'était ouverte : nous étions emprisonnés.

Pour la première fois je sentis se glisser en mon être un sentiment d'indéfinissable horreur. Il n'en fut pas de même pour mon domestique. « Eh ! ils ne pensent pas nous prendre à ce piège, monsieur ; je pourrais briser cette méchante porte d'un coup de pied. »

« Essayez d'abord de l'ouvrir avec votre main, » dis-je, secouant la vague appréhension qui s'était emparée de moi, « tandis que je vais ouvrir les volets et voir ce qui est au dehors. »

(*A suivre.*)

BULWER-LYTTON.

GROUPE INDÉPENDANT
D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Quartier général. — La dernière séance de cette année a eu lieu le 7 juin. Papus a donné un travail entièrement inédit et du plus haut intérêt sur la signification nouvelle ésotérique du *Pater*. Sédir a exposé une théorie de l'orateur, et Lucien Mauchel nous a lu des extraits de l'œuvre d'Eliphas Lévi, enfin Emile Goudeau a ravi l'assistance en récitant deux de ses plus exquises poésies.

Branches. — Une nouvelle branche est en formation à Lille par les soins d'un savant actif et dévoué.

ETUDE DU SPIRITISME

Groupe n° 4.

Séance du 5 mai 1894.

Au début de la séance, Mme R....., médium voyant à l'état de veille, dépeint d'une manière remarquable plusieurs personnes décédées *ouvivantes*, connues de M.M.D. secrétaire du Voile d'Isis.

Séance obscure.

Le guéridon, en contact avec les médiums, se livre, d'abord, à des mouvements désordonnés puis dicte une phrase injurieuse à l'adresse du chef du groupe.

J'invite alors l'esprit qui se manifeste ainsi à déplacer une grande et lourde table de milieu ainsi que des objets déposés sur celle-ci : mes vœux sont exaucés à plusieurs reprises, la lourde table se met en mouvement, des objets sont lancés de différents côtés, les manifestations deviennent violentes ; des coups très forts sont frappés sur la grande table ; un panier en verre tombe et se brise.

Le médium voyant déclare voir seulement le buste de

l'esprit qui se manifeste ; le reste du corps, dit-il, n'est pas matérialisé.

Au cours de cette séance, de nombreuses projections de lumière électrique ont été faites.

Séance du 26 mai.

Aucun phénomène intéressant à signale.

A. François.

KvMRiS

BRANCHE MÉTROPOLITAINE DE BELGIQUE

Quatrième rapport annuel.

Ne contracte pas l'habitude de vivre,
Offre au sage l'occasion de se montrer.

Pythagore.

Depuis notre dernier rapport, nos ordres du jour 42 à 50 contiennent toute l'extension donnée à l'organisation du G. E. K (dispositions 34 à 43), et tous ses travaux (études 99 à 131).

L'année présente est dominée par un fait de la plus haute importance qui en résume toute l'activité : l'installation définitive du Groupe en l'ancien hôtel des ducs de Clèves-Ravestein. Elle comptera parmi celles où le Groupe a affirmé le plus puissamment sa prospérité. A cette occasion, KvMRiS s'est mis plus directement en contact avec le public en même temps que d'autre part, ses travaux en sections bénéficiaient d'une intimité plus étroite. Cette extériorisation, accomplie avec le prestige requis par la noblesse de notre tradition et de notre but, nous a valu de précieuses adhésions grâce à l'inconsciente propagande de la presse. La dignité de la science a été reconnue sous le nom de « Kymrisme », et l'on a soupçonné la valeur d'une fraternité philosophique qui

parviendrait à réunir la pureté des sanctuaires antiques et la force des ordres chevaleresques. S'il fallait formuler à nouveau le programme en pareille collectivité, nous dirions : perpétuer, au-dessus des enseignements personnels des diverses sectes empiriques, l'autorité unipersonnelle de la Tradition, en révélant l'unité constante de la Vérité sous les affabulations multiples dont l'Evolution la revêt dans l'espace et le temps.

Les accroissements de la bibliothèque ont été particulièrement considérables surtout en périodiques. Parmi les principales questions étudiées, se trouvent : l'Etat de trouble, l'adaptation du Tarot à l'orchestre, deux conférences du P. G. E. ; l'Esotérisme de l'œuvre Wagnérien, conférence inaugurale du nouvel auditoire ; les trois péchés de Jésus, conférence donnée au discrétoire par notre nouveau et dévoué correspondant d'Anvers ; la théorie des Pénates ; l'alchimie ; la loi de Brück ; l'œuvre, de Davis, etc. Un ménologe spécial a été proposée à la commémoration de nos condisciples.

Notre ami Péladan ayant donné au Groupe de nouveaux témoignages de sympathie, nous nous faisons un devoir de rappeler la lettre suivante qu'il adressait au P. G. E., le 17 février 1891. Elle établit clairement une situation où l'on chercherait en vain à induire le conseil en partialité.

« Très cher Adelphe...

« ... Parmi les miens, on n'oubliera jamais que vous êtes un de mes plus hauts pairs.....

« ... Le matérialisme a trouvé en vous un adversaire « invincible, et, quelles que soient les mutuelles et dis- « parates nécessités de nos réalisations, je salue votre « gloire de mon enthousiasme catholique, car vos initiés « deviendront nos fidèles, comme nos fidèles sont vos « initiés...

« ... Missionnés différemment, obéissons l'un à l'ense- « mencement de vérité, l'autre à l'esthétisation du vrai... « et que l'Absolu se réalise, par vous ou par moi, ou « par d'autres...

« ... Je vous salue de cœur et d'esprit. »

Le Groupe, dans un but de pureté traditionnelle, a annoncé son intention de relever en toute hiérarchie le

Boucéan (1) de la sainte Milice du temple, si aucune opposition de droit n'intervient avant le trois cent-unième jour de la sare prescrit par les cahiers qu'il possède d'autorité provisoire. Il est intéressant de rappeler à ce sujet que la croix du temple est patée de gueules et non alivée d'argent comme celle de Suisse et de dix-huit autre blasons de villes ou de familles. D'autre part, ce n'est pas un tigre qui était le suport des chevaliers du Christ dont le sceau peut se copier dans le premier traité venu. Enfin à titre de simple renseignement bien fraternel, la colombe bec en terre appartient à la seule maison Forget de Barot.

Quatre membres du corps régent ont été remplacés sur leur demande: Deux directeurs de section par suite de l'accroissement de leurs occupations civiles. Le délégué et le chef de la branche, considérant leur mission accomplie et désireux de prévenir, dans l'intérêt du Groupe, toute éventuelle tendance personnelle et trop constante dans la direction, en permettant à de nouvelles initiatives de donner à leur tour carrière à leur dévouement. Ils entendent consacrer aux études toute l'activité qu'ils ont apportée jusqu'à ce jour dans l'administration.

En ce qui nous concerne personnellement, nous déclarons ne pouvoir accepter le grade d'initiation gnostique qu'on a bien voulu nous confier que comme nous avons déclaré dans notre dernier rapport, pouvoir accepter celui d'initiation martiniste auquel il est attaché.

D. G. K.
Mai 1894.

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA R ✠ C

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs l'apparition d'une œuvre qui fera sensation. Un

(1) Son orthographe rituelle.

groupe de R ✠ C s'occupe depuis quatre ans de fouiller les bibliothèques de Paris pour y rechercher les manuscrits intéressants d'Hermétisme, de Kabbale, d'Astrologie, de Magie (1).

Ce travail long et aride, qui demandait à la fois des connaissances de linguistique, de paléographie, et une érudition spéciale à chacune des branches de la science occulte, est sur le point de se terminer et on nous autorise à ne plus garder le silence.

Chaque manuscrit sera décrit bibliographiquement d'abord, puis analysé plus ou moins complètement selon sa valeur occulte, annoté, commenté ; la publication de ces documents et de ces études se fera dans l'*Initiation* et durera plusieurs années. D'autre part certains manuscrits très précieux, tirés à petit nombre (50 ou 100 exemplaires numérotés) et non mis dans le commerce ne seront livrés que sur demande personnelle contenant le nom, l'adresse et la signature du souscripteur.

LES MICROBES DE L'ASTRAL

Un phénomène fort étrange et encore peu connu nous paraît pouvoir donner une idée approximative de ce qu'est l'âme, de ce que sont — d'une façon plus générale — les entités diverses du monde astral.

Nous voulons parler de la foudre globulaire. On sait que, parfois, lorsque la tension électrique de l'atmosphère est énorme, la foudre se présente sous forme de globes de feu qui vont et viennent assez lentement, qui présentent certaines apparences de solidité, qui irradient peu de chaleur et qui finissent par éclater avec un grand

(1) Le même travail se fait en province et en étranger (en Angleterre particulièrement) à l'aide de correspondants affiliés au groupe.

bruit en occasionnant des dégâts importants.

Que peut être un *globe de feu ?*

Il nous semble qu'on peut s'en faire l'idée suivante. Si, dans un milieu uniformément *surélectrisé*, et dont toutes les molécules se meuvent, par conséquent, avec une même vitesse, quelques-unes viennent à être animées d'un mouvement plus rapide, au point où elles se trouvent prend naissance un centre de forces positif par rapport au milieu ambiant — puisque le mouvement s'y manifeste davantage — et qui attire les molécules voisines, en vertu des lois bien connues de la gravitation entre polarités contraires. Mais les molécules nouvellement attirées se mettent à vibrer à l'unisson avec les premières et ainsi de suite, de proche en proche, jusqu'à ce que le nombre de molécules soumises au centre de force fasse équilibre à l'intensité et à la tension totales de ces forces. A ce moment, l'éclair en boule est constitué. La vitesse propre de ses molécules l'isole du milieu ambiant et il prend naturellement la forme globulaire comme tous les corps par voie de condensation : nébuleuses, gouttes de rosée, etc.; et, naturellement aussi, il se met à tourner sur lui-même.

Mais, parce qu'il est attractif, la chaleur qui résulte de chocs intermoléculaires qui se produisent dans sa masse ne rayonne pas; son action s'ajoute à celle de l'électricité, et bientôt le globe devient incandescent; la rotation s'accélère ; la force centrifuge empêche l'attraction de nouvelles molécules ; puis, l'équilibre devenant impossible, le globe disparaît et le mouvement se répand brusquement dans l'ambiance.

En somme, le phénomène pourrait être comparé à celui de la surfusion : une goutte d'eau reste à l'état liquide dans un milieu dont la température est au-dessous du point de congélation, de même qu'un point reste à un potentiel supérieur à celui du milieu, sans qu'il se produise de décharge. Dans l'un et l'autre cas, l'équilibre est trop instable pour pouvoir durer et la moindre cause suffit pour faire cesser le phénomène.

Les mêmes lois peuvent, croyons-nous, présider à la formation des entités astrales ; seulement les forces s'exerceraient en sens inverse.

Si, dans un milieu de potentiel uniforme (1), quelques molécules viennent à se mouvoir plus lentement, elles se groupent autour d'un centre de forces qui est négatif par rapport au milieu considéré ; les molécules voisines sont encore attirées par leur polarité contraire, et elles ralentissent leurs vibrations au rythme dudit centre négatif. La densité du *corps* ainsi constitué s'accroît de plus en plus, puisque la force centrifuge ne vient pas contrebalancer l'attraction et que chaque molécule ajoutée apporte son appoint de force vive à la masse.

Le phénomène est alors comparable à celui que présente un glaçon flottant sur une masse d'eau à la même température et qui ne conserve sa liquidité que parce qu'elle est en mouvement.

Mais quelque soit le nombre de molécules qui entre en la constitution de ce corps, il n'arrivera pas à l'état solide, au moins de longtemps, parce que le mouvement lui manque. Tandis que l'éclair en boule a trop de mouvement et pas assez de densité, l'*aérosome* en formation a trop de densité et pas assez de mouvement ; de sorte que ni l'un ni l'autre ne peuvent donner plus que l'illusion de la solidité (2).

Donc, faibles mouvements moléculaires et grand nombre de molécules sous l'unité de volume, tels nous paraissent être les deux facteurs des larves à leur naissance. Et ces deux éléments suffisent à expliquer au moins les principales propriétés que la tradition occulte attribue aux êtres inférieurs de l'astral.

Leur densité et l'attraction qu'ils éprouvent pour toute molécule mue plus rapidement rend leur contact visqueux ; la lenteur de leur rythme vibratoire les rend froids ; leur négativité en puissance d'être attire toute positivité vivante ; leur inertie tend vers la matière réalisée et les éloigne de tout vigoureux flux de force positif pour les attirer sans les détruire ; leur plasticité (ils

(1) Nous n'employons ces expressions tirées de la terminologie électrique qu'à titre purement analogique, car nous ignorons quelles modalités de l'énergie sont en jeu lors de la création d'un élémental.

(2) Voir notre brochure : *Principes de Physique occulte*, Chamuel, 1894.

sont mous et non élastiques puisque non vibrants) les rend aptes à prendre et à conserver toutes les formes ; essentiellement passifs, ils peuvent, cependant, lorsqu'ils sont fixés sur un organisme relativement faible, agir sur lui par une sorte d'induction, aussi bien que par le ralentissement de tout mouvement et l'épuisement matériel ; enfin leur cohésion est assez faible pour qu'ils soient facilement anéantis — quand on est parvenu à les fixer — soit par l'intrusion violente dans leur masse d'un corps étranger, soit par le dispersement de la totalité de leurs molécules, ce qui s'obtiendrait peut-être par l'action puissante d'un mouvement rapide sur toutes ces molécules.

Ces hypothèses sont basées sur des expériences déjà anciennes trop incomplètes encore pour être décrites en détail, mais en lesquelles nous avons cru remarquer que le pôle négatif d'une électrostatique, longtemps maintenue en activité dans une atmosphère calme, se recouvrait de poussière bien plus rapidement que le pôle positif. Au reste, les photographies de Jodko semblent confirmer dans une certaine mesure notre manière de voir.

MARIUS DECRESPE.

BEAUX-ARTS

La Vie de Jésus par James Tissot

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à visiter au Champ de Mars une exposition des plus remarquables qu'il ne leur sera peut-être pas donné de revoir et qui intéresse au plus haut degré l'ésotérisme. C'est celle de la vie de Jésus par James Tissot.

Jusqu'ici le Christ était représenté ou comme un être mpersonnel, tout divin, ou comme un homme supérieur, sans qu'on soit parvenu à rassembler ses deux natures. D'autre part l'école romantique, en essayant la

première de nous le montrer en son cadre, s'était plutôt inspirée de l'Algérie que de la Palestine.

Tissot, artiste consciencieux comme on le sait, a voulu rompre avec toutes les traditions ; il a voulu la vérité complète : Vérité du cadre qu'il est allé pendant huit ans d'un labeur assidu, restituer sur place en tous ses détails ; vérité des actes qu'il a rendus en occultiste savant autant qu'ingénieux.

Fort au courant des phénomènes, il ne s'est pas contenté de nous laisser deviner par des apparences tout extérieures les incessantes communications du Christ avec l'invisible, il nous en a représenté toutes les manifestations astrales, au milieu des scènes réelles telles qu'un voyant les peut apercevoir : les deux Mondes nous apparaissent à la fois, avec l'Homme-Dieu qui les domine l'un et l'autre.

C'est comme l'Évangile de saint Thomas.

Cette œuvre remplit deux salles entières d'une série parfaitement reliée d'aquarelles où le drame sacré se déroule admirablement. Tissot s'est bien gardé de tomber dans l'erreur de l'école symboliste qui se croit forcée de nous condamner à une placidité constante par une déformation convenue des lignes. Son pinceau, sa plume surtout, ne se sont jamais faits plus consciencieux, plus délicats plus attentifs à rendre les moindres sentiments tels qu'ils ont dû s'exprimer. Jamais l'habile auteur de la danse macabre ou des scènes de Faust ne s'est montré d'une finesse plus variée : grandiose quand il nous fait planer sur les terrasses de la ville sainte ou les campagnes de Galilée savamment restituées ; horrible, épouvantable, quand il nous montre les contorsions des démoniaques, ou les remords des traîtres ; vénérable à l'intérieur du sanhédrin, admirable de sérénité ou de désolation quand il nous montre le divin martyr vainqueur de Satan, ou pleurant des larmes de sang au jardin des oliviers ; terrible à l'heure du sacrifice suprême radieux à celle du triomphe, quand les Anges remplissent le tombeau de leur pure lumière.

Chacun de ces petits tableaux est un drame vécu et vivant, aussi bien dans l'astral que dans le monde corporel. Voilà bien le véritable art ésotorique qui, loin des

artifices affadis du procédé symbolique, ne peut trop s'appliquer à rendre avec toute la vérité de la nature les scènes si simples et si grandes du drame humain-céleste.

BARLET.

BIBLIOGRAPHIE

MORGANE, drame en cinq actes, en prose, par Villiers de l'Isle-Adam (Chamuel, éditeur).

Morgane était demeurée, jusqu'ici, l'une des œuvres les moins connues de Villiers de l'Isle-Adam. Le poète destinant ce drame à la scène, l'avait fait imprimer, en 1866, à une centaine d'exemplaires, en interdisant toute reproduction jusqu'au jour de la représentation. Plus tard, Villiers, toujours en gestation d'une nouvelle beauté, cédait à la tendance emportant les esprits créateurs au dédain de leurs œuvres passées. Le génial auteur d'*Axël* n'avait pas à dédaigner *Morgane*. *Axël*, dans la pensée de Villiers, était uniquement pour le livre, *Morgane* était uniquement pour la scène. Si le drame de la jeunesse du poète n'a pas les profondeurs étoilées du dramatique poème de sa maturité, il est cependant une œuvre d'une sombre et vertigineuse beauté.

Morgane, dans la tradition celtique, est la Vénus immortelle dont le nom signifie « née de la mer » et, sur les côtes de Bretagne, les marins ont gardé la crainte de la « Marie-Morgane » la sirène aux cheveux d'or qui les appelle vers les récifs mortels. Ce nom redoutable, Villiers l'entendit tout enfant, dans la baie natale de Saint-Brieuc, et poète juvénile, il en baptisa sa tragique héroïne. Il en signa cette femme fatale, qui portait en sa belle poitrine brune, un cœur déchiré de cimes et d'abîmes. La femme fatale, tous les grands poètes l'ont montrée, par-dessus le ricanement du vulgaire, apparaissant dans la vie comme l'associée du Destin. Quand l'homme en ascension vers son devenir voulu va d'un effort placer

son front sous le rayon de l'étoile d'élection, la femme fatale surgit, missionnaire adverse des influences et, d'une caresse de ses mains longues, fait dévier, le front mâle du rayon d'étoile. Dans les œuvres de Villiers, cette femme fatale apparaît toujours. C'est Morgane, Plën, mistress Andrews, Sara. Entre le héros encore mordu par les passions, encore enténébré par les fumées de l'instinct, et le lumineux idéal vers lequel il tend la main, elle interposera son ombre délicieuse et dévastatrice. Elle étouffera les soupirs d'angoisse de l'homme dans la volupté préordonnée de ses cheveux. Ainsi la plupart des hommes créés par Villiers, anxieux héros dont l'âme hautaine a des tendons vulnérables encore, vont s'abîmer sous de mystérieux baisers comme de majestueux vaisseaux en vue du port sous les vagues nocturnes.

Ainsi Morgane emporte dans la mort son magnifique amant, après avoir pénétré, du respir de son Ascendant l'aspir de l'Ascendant de ce beau Serginy.

Avec *Morgane*, Villiers de l'Isle-Adam, parallèlement à son ami Richard Wagner, ramenait le théâtre à sa voie, la voie où marchèrent les Tragiques anciens et Shakespeare. Car le théâtre, art hiératique, doit faire couler en ses flancs la vie apparente et la vie mystérieuse des êtres. Au point de vue scénique, *Morgane* est constituée comme un organisme puissant. C'est un drame absolument scénique et d'un intérêt haletant.

Il convient de remercier l'éditeur Chamuel d'avoir permis aux admirateurs de Villiers de posséder *Morgane*, depuis si longtemps désirée.

Villiers de l'Isle-Adam est mort sans avoir vu jouer cette belle œuvre. Ce fait constitue l'une des plus criantes parmi les hontes du théâtre contemporain.

Un des opprobres de cette entité égarée que certains appellent la patrie française, consiste en ceci : Il existe un théâtre subventionné au moyen des deniers du peuple, et nommé Comédie-Française. Ce théâtre est voué à de bas vaudevilles et de sordides comédies bourgeoises attentatoires à toute idée de beauté, tandis que de somptueuses pièces comme *Morgane* ou *Elën*, n'ont pas été éclairées de la rampe. En face de cette honte, je suis

heureux de saluer le noble dévouement de Larochelle représentant *Axël*.

Il existe une tragédienne belle et fière qui incarnerait le personnage de *Morgane*. Il appartient à Sarah Bernhardt d'ajouter au prestige de son nom l'honneur de contribuer à la gloire de Villiers de l'Isle-Adam.

Emile MICHELET.

***

F. JOLLIVET CASTELOT. *La Vie et l'Ame de la matière Etudes de Dynamo-Chimie*, Paris, 1893, in-8, en vente à la librairie du Merveilleux.

Ce volume d'études est placé sous le patronage des alchimistes dont l'auteur se proclame le disciple respectueux. Il débute par un exposé des théories actuelles sur la Matière. Voici celle qui nous y est présentée. La Matière est composée de molécules formées à leur tour de particules sur lesquelles l'Ether (le milieu universel) n'a pas de prise : elles sont les atomes chimiques, formés par la réunion des particules éthérées infiniment petites contenant en elles le premier principe révolutif : ils sont tour à tour positifs et négatifs.

Le Protoplasma de la matière, c'est donc l'Ether ; et ce dernier obéit à deux mouvements : Affinité, Répulsion : les deux pôles entre lesquels oscillent tous les atomes.

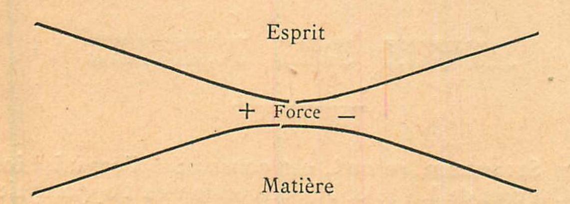
Ces conclusions concordent d'une façon générale avec celles de la tradition occulte ; je vais résumer ces dernières telles que les présente le célèbre adepte auteur de l'*Art Magic*.

L'Univers est constitué par une trinité d'éléments, dont voici un Schéma :

La Matière définie par ses cinq propriétés essentielles d'indestructibilité, d'extensibilité, de divisibilité, d'impénétrabilité et d'inertie, se subtilise jusqu'à l'Éther, mot qui pour nous désigne l'état où elle nous apparaît comme indivisible. Elle est animée par la force, que manifestent deux attributs : Attraction et Répulsion. Enfin, au-dessus de ces deux éléments, l'Esprit s'affirme par la Volonté.

Beaucoup mieux d'ailleurs que je ne pourrais le leur

faire comprendre, les lecteurs pourront trouver dans les chapitres de cet ouvrage : la Vie et l'âme de la Matière, la transmutation des métaux, chanson de l'onde, et surtout cette théorie nouvelle de l'attraction expliquée par l'Electricité.



Une langue et un esprit également clairs, larges, logiques, présentent ces idées traditionnelles sous la forme la plus attrayante pour le public : c'est une œuvre de plus à ajouter aux adaptations de l'occulte à la science actuelle.

SEDIR.

*
* *

L'INTERMÈDE LYRIQUE DE HEINE

Nous sommes heureux de signaler l'apparition d'une très remarquable traduction en vers de l' « Intermezzo » lyrique de Heine faite par notre éminent collaborateur J. de Tallenay, et dont nous rendrons compte avec détails dans notre prochain numéro (1 vol. in-18, 3 fr. 50; Ollendorf, éditeur). P.

*
* *

Nous sommes heureux de signaler aux lecteurs de l'*Initiation* l'apparition du second ouvrage de M. Emile Boissier : *le Psautier du Barde.* — Le rattacher à quelque école serait difficile : très original, très nouveau surtout, ce serait plutôt d'une école philosophique que d'une confrérie littéraire qu'il relèverait. Une tendance spiritualiste se dégage encore mieux du *Psautier* que de *Dame mélancolie.* Quant aux formes, elles sont assez

pures pour ne heurter personne, assez neuves pour séduire des critiques même lassés. Voici certes un bel album à placer à côté des Tristia de Léon Berger en toute exquise bibliothèque.

M. H.

REVUE DES REVUES

Le Spiritisme, 10 mai, est consacré à l'organisation u Congrès de Liège et à la discussion de l'opportunité de l'idée de Dieu.

La Revue Scientifique des Idées Spiritualistes, mai, continue l'étude de A. Le Dain sur l'*Inde antique*, celles sur le *magisme* par F. de Champville, sur les *Remèdes Secrets* par Rouxel, etc.

Le Messager, 1er mai, rapporte quelques faits assez curieux, mais déjà connus, de vision à distance, du spiritisme, etc.

La Curiosité, 7-21 mai, contient la suite d'un très remarquable travail du Dr Pascal sur l'*Application théosophique des phénomènes du spiritisme*, savante étude vivement recommandée; la *Psychothérapie*, par E. B.; une *Profession morale* de Ch. Fauvety, etc.

Revista espiritista de la Habana, avril. A remarquer son article sur *Léon XIII et le Spiritisme*.

La Chaine magnétique, 15 mai, s'occupe beaucoup trop des affaires administratives du Syndicat des masseurs et magnétiseurs dont elle est l'organe.

Lux, mai, est consacrée au compte rendu de plusieurs séances des plus intéressantes de l'Académie internationale des Études psychologiques.

Revista de Estudios psicologicos, mai, étudie le mouvement théosophique au point de vue spirite ; à signaler plusieurs curieux articles relatant des faits intéressants à divers titres.

La Religion Universelle, 15 mai : *le filon révolutionnaire à travers les religions*, par Fabre des Essarts ;

Décembre, par J. Bearson; *la Première des Sciences*, par Claudius, etc., etc.

L'Étoile, mai. Suite de la Traduction du *Siphra Dzeniouta*, par Alber Jhouney; *le Matérialisme, voilà l'ennemi*, par L. de Tourreil; *la Tolstoïsme*, par René Caillié; *Expériences de Milan*, par Ch. Richet; et surtout *l'Encyclique de Léon XIII*, sur l'étude de la Sainte Ecriture, par Alta.

La Paix Universelle, 1er juin: le *Socialisme*, par Amo, étude d'une grande élévation de sentiments et d'un enthousiasme absolument communicatif; *Thérapeutique magnétique*, par A. Bué.

Le Voile d'Isis, les numéros de mai : *Mystique catholique*, par Sédir; *Esprit et Matière*, par Saint-Lannes; *Epiphanie*, par Jacques Brien; *Babylone*, par Papus; *Principes de Physique occulte*, par M. Decrespe.

Cosmos, 2 juin : remarqué dans ce journal scientifique ordinairement si sérieux et si bien rédigé, un article sur *la Rédemption et la pluralité des mondes habités* qui ne remplit pas moins de sept colonnes d'arguties scholastiques d'une ineptie puissamment soporifique.

Annales de Psychiatrie et d'Hypnologie, mai : *la Mort apparente chez les Fakirs indiens*, étude intéressante mais incomplète et dont la conclusion semble amenée avec une précipitation... toute médicale ; *Application de l'hypnotisme au traitement des maladies des sphères psycho-motrices*, etc.

Citons encore, bien que le manque de temps nous force d'abréger : Le Journal belge d'Homœopathie, avec un article de M. Demaegt, sur *la Résistance électrique comme contrôle des dilutions homœopathiques*; le Devoir, qui continue la collation des *Documents biographiques sur A. Godin*, et qui s'occupe du *Mouvement Féministe*; la Revue Philosophique, où L. Weber recherche les *diverses acceptions du mot* Loi; la Revue Socialiste, dans laquelle il faut surtout remarquer la *Monogamie et l'Union libre*, par F. Pelloutier; qu'on en accepte ou non les conclusions, cette étude est intéressante.

Puis l'essaim des jeunes Revues littéraires : La Plume, où nous avons remarqué un épisode de l'*Adam* d'Emma-

nuel Signaret; la REVUE BLANCHE de mai et juin, et le *Fumier*, de Saint-Pol-Roux, et les *Exodes et Ballades* de Romain Coolus; l'ERMITAGE, qui donne une étude assez controversée d'Hugues Rebel sur l'*Erotisme et le Mysticisme dans l'Art;* le MERCURE DE FRANCE, l'ART LITTÉRAIRE, la REVUE DES REVUES où, sous la signature J.-F et sous ce titre : l'*Astrologie ressuscitée*, paraît une analyse gentiment ironique de l'*Horoscope de la République française*, récemment publié par l'*Initiation;* la REVUE MODERNE, où notre collaborateur Jacques Brieu parle du *Mouvement idéaliste*; la REVUE DE PARIS, L'ASTROLOGIE, la REVUE GÉNÉRALE DES SCIENCES, etc., etc.

M. D.

Si l'on veut s'amuser quelques minutes, lire l'article *Islamisme* de M. F.-A. Helie, dans la *Revue de la Science nouvelle* de juin. Mahomet était, paraît-il, le plus profond menteur qu'on ait jamais vu, parce qu'il affirmait recevoir des communications angéliques ; c'est pourquoi l'islamisme meurt actuellement sous le mépris du monde ! Ce n'est d'abord pas très informé comme statistique, et c'est ensuite bien instructif pour ceux qui veulent étudier les effets intellectuels du dogmatisme catholique.

S.

CORRESPONDANCE

Un de nos abonnés anonyme nous demande d'expliquer le sens du mot *Mahatma*. Nous lui répondrons par lettre s'il veut bien nous donner son nom.

S.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET Cie, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS
DIRECTEUR : **PAPUS** ✠, O ✠
DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL
Rédacteur en chef :
F.-Ch. BARLET
Secrétaires de la Rédaction :
J. LEJAY — PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
G. CARRÉ
3, *rue Racine*, 3
PARIS

FRANCE,	un an.	10 fr.
ÉTRANGER,	—	12 fr.

RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg*. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la direction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 3, rue Racine.

ETRANGER. — Envoyer tous les échanges à la direction, 14, rue de Strasbourg, Paris.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.